38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 12 14 AVRIL 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète.	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. DEBROAS, 48, rue de Clichy, Paris 9e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Bulletin d'Ecriture Sainte.—I. Les mystères païens et le christianisme, 177. — II. Comptes rendus bibliographiques : Vandervorst, 187 ; Kirch, 188. — III. Informations bibliques : à Rome et à Jérusalem, 189.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Jamin, Eymieu, Sertillanges, Schmitt, 189 ; Enlart, Broussolle, *Memento de vie spirituelle*, Godts, Castelain, 190 ; Plus, 191.

Liturgie. — Consultations diverses, 191.

PRÉDICATION

Le grand jour de la Communion solennelle. — SERMONS SUR LA PERSÉVÉRANCE. V. Les obstacles à la persévérance *(fin)*, 161.

Plans de sermons. — L'Annonciation, 162. — L'Ascension, 163. — La Pentecôte, 163.

Pour une bénédiction de cloches. — I. La voix de la cloche, 164.

Pour la fête d'un Syndicat agricole. — Pour la Patrie et pour Dieu, 167.

Panégyrique de sainte Catherine de Sienne. — Docteur et martyre, 169.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XL. La charité envers Dieu : sa pratique, 173.

PETIT COURRIER

Q. — A quelle librairie serait-il possible de trouver un commentaire français du *Codex* ?

R. — Ça n'existe pas, sinon à l'état d'études fragmentaires. Voyez, par ex., pour la pratique pastorale, les ouvrages de Laurent, du P. Michel, de Bargilliat, de Gariépy ; sur le mariage, ceux de Fourneret, de Durieux ; de Demeuran pour les laïcs ; etc.

Q. — La *Theologia Moralis* de Mgr Haine a-t-elle été mise à jour depuis le nouveau *Codex* ?

R. — Nous n'en avons pas entendu parler.

Q. — Cinq ou six ans avant la guerre, vous avez fait paraître dans votre *Prédication* un *Mois de Marie de Lourdes* qui nous avait bien intéressés, si bien qu'on l'a lu en chaire dans la paroisse où j'étais alors vicaire. A-t-il été mis en volume ?

R. — Non. Il est très rare que nous mettions en volumes les travaux publiés dans l'*Ami*. — Il a paru chez nous deux séries de chacune 31 Lectures sur *Lourdes* : l'une en 1908, histoire des Apparitions ; l'autre en 1910, récit des plus merveilleuses guérisons. — De même, en 1909 nous avons donné 31 Lectures sur *Jeanne d'Arc*. — Chacune de ces années est en vente à nos bureaux au prix de 8 f., port en sus (chaque année pèse environ 1200 grammes).

Q. — Où me procurer, en français, 1° une *Vie* de la Bienh. Inès de Beniganim, des Religieuses de St-Augustin à Valence (Espagne), morte en 1646, béatifiée par Léon XIII le 8 octobre 1888, et 2° la *Vie* de sainte Catherine de Sienne, par la Mère Drane ?

R. — Ad I. Je n'en connais pas.

Ad II. Editée chez Lethielleux en 1892 en 2 vol. in-8 ; ne figure plus aux derniers catalogues.

Q. — Voudriez-vous m'indiquer une réfutation directe de la *Vie de Jésus* de Renan ?

R. — Gratry, *Jésus-Christ, Réponse à M. Renan*, 1 f., Téqui.

Q. — Ouvrages à consulter pour traiter la question suivante : « Les Frères mineurs et les Frères prêcheurs dans leur fondation, leurs constitutions, leur influence » ?

R. — Pour l'Ordre de S. François, vous avez le meilleur, en même temps que le plus docte, des Sommaires dans le vol. du P. Ubald d'Alençon, *Leçons d'histoire franciscaine*, in-12 de 400 p.,

7 f., Paris, Aug. Picard ; — pour S. Dominique, voir *Vie* par J. Guiraud (Gabalda), par Lacordaire (de Gigord), par la M. Drane (Lethielleux), et l'*Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre des Fr. Prêcheurs*, du P. Mortier, Paris, A. Picard.

Q. — Prière d'indiquer où puiser pour un panégyrique de S. Albert.

R. — S'il s'agit de S. Albert de Louvain (le patron du roi des Belges), évêque de Liège et martyr (martyrisé en 1192 par l'empereur allemand Henri VI), voir le panégyrique prononcé en 1914 par M. Gaudeau, in-8 de 28 p., 3 f. 50, Paris, rue Vaneau, 25, bureaux de la *Foi catholique*. — Pour *S. Albert de Messine*, voir Vie par Mme de Louvagny, 2 f. 50, Téqui.

Q. — Dans le *Paroissial* de 1912, p. 255, vous citez comme référence : *N.-D. de Pontmain*, par M. Louis Colin. Où puis-je me procurer cet ouvrage ?

R. — Edité chez Bloud en 1894, gr. in-8 ; ne figure plus au catalogue.

Q. — L'*Ami* connaît-il une maison s'occupant à bon compte de Bulletins paroissiaux ?

R. — A condition de prendre cet « à bon compte » dans le sens relatif qui convient, vous pourriez écrire à M. l'abbé Poirotte, curé de Bussières-les-Belmont (Hte-Marne) ; à M. l'abbé Mulson, curé de Genevrières (Hte-M.), ; à M. le chanoine Marty, Evêché de Perpignan (P.-Or.). — Si d'autres centres de B. P. ont repris vie, nous serons très heureux de les indiquer.

Q. — Où pourrai-je trouver en français une Vie de la Bienh. Anne-Marie Taïgi ?

R. — Toujours en vente chez Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris 6e, la 5e édit. (1901) de la *Vie* par le P. Bouffier, in-12, 4 f. 50 (la 1re éd. a paru en 1865). — Une trad. de Balzafiore par le R. P. Marie-Antonin a paru chez Mame en 1878, un vol. in-12. — Autre *Vie* (3e édit. 1872) par le P. Calixte, chez Sarlit ; par Mgr Luquet, in-12, 1863, chez Putois-Cretté. — Consulter aussi les *Analecta Juris Pontif.*, 6e Série, col. 1945-78 ; 7e S., col. 385-427, 673-728 ; 12e S., col. 517-36, 773-807 ; 13e S., col. 133-47, 901-15 ; 15e S., col. 24-48 ; 16e S., col. 1112-28.

Manuel d'Apologétique, par A. Boulenger, aumônier du Collège Mariette (Boulogne-s-Mer). — In-12 de 488 p., cartonné 9 f. (maj. comp.). — Lyon, Vitte.

Nos lecteurs peuvent se souvenir avec quel enthousiasme nous leur avons présenté les 3 vol. du *Cours de Doctrine catholique* (t. I, Dogme ; t. II, Morale ; t. III, Sacrements) de M. Boulenger, parus pendant la guerre (*Ami* 1919, p. 987-8). Ce *Cours* appelait un complément, — ou une « Introduction », comme dit l'auteur en sous-titre. Et son évêque, Mgr Julien, lui rend le plus éloquent des témoignages :

« Succès oblige. Votre premier ouvrage, *La Doctrine catholique*, vous a conduit et presque contraint à lui donner un complément : *Le Manuel d'Apologétique*. Ne vous en prenez qu'à vos qualités de méthode, de précision, de probité scientifique. Ce sont elles qui vous ont conquis tant de lecteurs et de disciples... Vous avez eu raison de donner pour point de départ à la recherche de la vraie religion et de la véritable Eglise, des notions rationnelles sur la certitude, sur la nature de l'homme, sur les rapports qui existent entre l'âme humaine et son Créateur. Rien n'est plus opportun à l'heure actuelle. Le plus difficile aujourd'hui, c'est d'amener les indifférents à reconnaître la nécessité d'une religion. Une fois arrivés là, le choix est vite fait... »

Nous sommes heureux de donner encore ici l'éloge que faisait naguère de ce Manuel M. Petit de Julleville, Directeur du Collège Sainte-Croix de Neuilly, dans le rapport présenté au Congrès diocésain de Paris (février 1921) sur « l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation de jeunes gens et de jeunes filles » : — « Il est difficile, dit-il, de trouver plus complet, plus clair (que M. Boulenger). C'est un livre d'ordre et de méthode, éclairé partout d'une froide mais pénétrante lumière ; c'est un instrument de travail précieux pour qui saura s'en servir ; c'est vraiment un *manuel* ». (Rapport reproduit dans *Semaine relig.* de Paris, 12 mars).

La Grande Guerre 1914-1918, par le général Niox. — In-8 de 190 p., 22 cartes (dont 11 en couleurs), 6 f. (maj. comp.). — Paris, de Gigord.

Simple récit, nous dit-on en sous-titre, qui a pour but de classer les événements de la guerre. « Récit », c'est presque trop dire, ce mot de récit impliquant volontiers une part plus ou moins large faite à la phrase ou à l'anecdote. Pas de phrases ici ; des données précises, des faits, des dispositifs d'armées. C'est la clarté même ; et la disposition typographique vient encore y ajouter, sans parler des cartes, plus nombreuses et plus soignées qu'elles ne sont d'ordinaire dans les ouvrages de ce genre. Voilà un livre qui, sous sa forme élémentaire, est appelé à durer.

Aime, et tu renaîtras, par Mathilde Alanic. — In-12 de 266 p., 7 f. — Paris, Plon.

Pages tout inoffensives, comme tout ce qui nous vient de l'auteur (que nous avons déjà rencontrée dans la *Bibliothèque de ma Fille*, de la libr. Gautier et Languereau). Et écrites avec cette élégance dans la simplicité et cette distinction aimable à laquelle toutes les lectrices doivent viser. Le titre, au premier abord, semble romanesque (c'est d'ailleurs un hémistiche de je ne sais plus lequel de nos poètes). Mais il y a la guerre à l'horizon, et, avec la guerre, de hautes pensées, de grands cœurs, des cœurs épris de vérité, — toute une psychologie très attirante et qui ne décourage personne.

La Sainte Eucharistie. — In-32 de 278 p., 3 f. 50. — Montluçon, Prot et Déchet, 1920.

Ce livret anonyme, pour lequel Mgr l'Evêque de Moulins a écrit une lettre-préface, comprend : 1° des prières et formules diverses pour une heure d'adoration devant le T. S. Sacrement, suivies de prières pour la Visite ; 2° un Chemin de croix et l'Ordinaire de la Messe avec traduction française ; 3° des exercices pour la réception de la Pénitence et de l'Eucharistie, avec une traduction du décret de Pie X sur la fréquente Communion. — La dévotion au Sacré-Cœur donne la note dominante à ces prières, d'allure très moderne même quand elles s'inspirent d'auteurs anciens, et dont la rédaction semble trahir en maints endroits la main d'une femme. Nos lecteurs verront, par ces indications, comment peut être utilisé ce recueil.

En vente à nos bureaux : **Pour votre Confession,** *Examen de conscience à l'usage des enfants, suivi d'un Chemin de Croix,* 48 pages in-32, franco 0 f. 25 (les dix, franco 2 f. 15 ; les 50, 9.90 ; le cent, 19.55).

La **Petite Histoire de ma Religion,** de Fournier, très utile pour les Catéch. de persévérance, est en vente aux conditions indiquées à la 1re p. de la couverture du 7 avril.

Hymne à Jeanne d'Arc, de Gravier. Partition in-4°, texte, chant et accomp., 1 f. 75 ; in-8°, texte et chant, 0 f. 30 ; paroles seules, les 10 ex., 0 f. 65.

38e ANNÉE (4e SÉRIE) — N° 12 — 14 AVRIL 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Bulletin d'Écriture Sainte

SOMMAIRE. — I. Un nouveau procédé d'attaque contre les origines du Christianisme et contre le Nouveau Testament : Les mystères païens et le Christianisme. — Les antécédents du problème actuel. — *a)* Ce qu'étaient les religions de mystères. — *b)* Influences des religions de mystères sur le christianisme ou sur S. Paul d'après nos adversaires. — *c)* Raisons à priori qui militent contre ces influences. — *d)* Preuves qui montrent que, de fait, ces influences n'ont pas eu lieu.

II. Comptes rendus bibliographiques : Vandervorst, *Israël et l'Ancien Orient.* — Kirch, *Enchiridion historicum.*

III. Informations bibliques : à Rome et à Jérusalem.

§ 1er. — *Les mystères païens et le christianisme*

Le souci d'information loyale qui préside à la rédaction de ce Bulletin et notre grand désir de tenir sans cesse au courant, autant que cela dépend de nous, l'apologétique de nos confrères nous met dans la nécessité (douloureuse à certains égards, on le comprendra par la suite) d'aborder aujourd'hui un sujet ardu, mais éminemment actuel. Nous essaierons de le traiter en le dépouillant de tout l'artifice d'érudition qui, trop souvent, en impose aux simples ; nous viserons à ne dire que l'essentiel pour permettre à nos lecteurs de saisir tout à la fois et l'objection dans toute sa force et la réponse qu'il convient d'y faire. Il s'agit des origines du christianisme et des mystères païens.

Les antécédents du problème actuel

Pour bien comprendre la position actuelle, dans une certaine école, du problème des origines chrétiennes et l'angle nouveau sous lequel on l'envisage parfois, il faut remonter quelque peu en arrière et se remémorer les conclusions auxquelles avaient abouti, au début de ce siècle, les théologiens de l'école protestante dite libérale, parmi lesquels il suffira de mentionner les plus connus : Harnack, Holzmann, Jülicher, J. Weiss, etc. MM. Loisy, Guignebert, les Rédacteurs du programme des Modernistes [1] s'étaient donné pour mission de répandre ces conclusions dans nos milieux français et le décret *Lamentabili* du 3 juillet 1907 avait dirigé contre elles la plupart de ses articles, en particulier les Propositions 13-18, 22, 27, 29, 31, 38, 54, 60. Les nouvelles thèses, si jamais elles étaient parvenues à s'infiltrer dans nos milieux catholiques, n'auraient abouti à rien moins qu'à ruiner par sa base notre divine religion. Enlevant à nos Evangiles synoptiques toute valeur historique pour faire de leurs paraboles et de leurs discours des créations des générations chrétiennes successives, faisant du quatrième Evangile une sorte de contemplation mystique et une série de méditations théologiques, elles pouvaient ensuite distinguer facilement le « Christ de l'histoire » du « Christ de la foi, » les opposer l'un à l'autre et nous présenter, en Jésus de Nazareth, un Docteur diminué, amoindri, qui s'était cru Messie mais nullement Fils de Dieu, dont la conscience messianique s'était développée peu à peu et dont le rêve national avait sombré dans un tragique trépas sans soupçonner le moins du monde que sa mort pût avoir une valeur expiatrice. Celui qui avait été le véritable fondateur du Christianisme, ce n'était pas Jésus, c'était S. Paul, S. Paul qui avait découvert la valeur rédemptrice de la mort de Jésus, S. Paul qui avait frayé la voie à l'universalisme chrétien et affranchi le Christianisme naissant des limites étroites dans lesquelles aurait voulu l'enserrer le Judaïsme [1].

Mais alors, si Jésus n'a pas été le Dieu révélateur de toute vérité que nous présentent nos Evangiles ; si, par un découpage plus ou moins arbitraire dans les textes sacrés, on arrive à réduire sa figure et son rôle à la mesure d'un simple prophète juif (cf. Loisy, *La Religion*, 1917 ; Paris, Nourry) ; si,

[1] Cf. Loisy, *L'Evangile et l'Eglise,* en réponse à *L'Essence du Christianisme* de Harnack ; *Autour d'un Petit Livre ; Simples réflexions sur le décret du Saint-Office* Lamentabili *et sur l'encyclique* Pascendi ; *Quelques lettres sur des questions actuelles et sur des événements récents* (tous ces livres sont à l'Index) ; — Guignebert, *Modernisme et Tradition catholique en France ; Manuel d'histoire ancienne du Christianisme,* Paris, 1906 ; — *Le programme des Modernistes,* Paris, Nourry (à l'Index).

[1] Cette question du véritable fondateur du Christianisme « Jésus ou Paul » a beaucoup passionné ces années dernières le Protestantisme orthodoxe et l'exégèse rationaliste. Le *Paulus* de Wrede, par ses théories outrancières et radicales, souleva une véritable levée de boucliers jusque dans le camp libéral. Malheureusement, les protestations de Jülicher et de Jean Weiss, pour ne citer que des noms fameux, furent si modérées, si amicales même, elles firent à la thèse de Wrede tant et de telles concessions qu'elles contribuèrent plutôt à mettre en relief les différences importantes, relevées à tort, entre l'enseignement de Paul et celui de Jésus dans le but unique d'opposer d'une façon irréductible celui-ci à celui-là. Les brochures et articles intitulés *Paulus und Jesus, Jesus und Paulus,* pullulèrent alors outre-Rhin. On en trouvera la nomenclature et l'analyse dans Fillion, *Jésus ou Paul (Rev. du Clergé Français,* 1912, t. LXX, p. 129-148). Comme l'a justement établi l'ancien professeur d'Ecriture Sainte de l'Institut Catholique de Paris, dans des articles publiés ultérieurement par le même périodique, le problème des Origines chrétiennes ainsi formulé est mal posé. C'est « Jésus et Paul » qu'il faut dire, car le vrai Jésus et le vrai Paul, loin de s'opposer, se complètent merveilleusement. *(Rev. du Cl. Fr.*, t. LXX, p. 385-406 ; 528-542 ; LXXI, p. 385-418, 641-671).

par ailleurs, S. Paul n'a pas puisé sa doctrine dans les révélations ou les enseignements du Maître, d'où sont venus au Christianisme ses croyances et ses rites ? d'où sont venus à S. Paul les traits caractéristiques de sa théologie ? « Des mystères païens, du syncrétisme religieux qui pénétra alors le monde hellénique, » répondent maintenant, avec plus ou moins d'intransigeance dogmatique et de nuance dans l'expression, les adeptes contemporains, de plus en plus nombreux dans le camp rationaliste, de l'école dite d' « histoire des religions, » laissant bien loin derrière eux l'Ecole libérale qui leur a imprudemment frayé la voie avec ses « Théologies Bibliques » et ses « Histoires des dogmes » [1].

Et il suffit de jeter un regard sur les publications récentes pour voir comment se formulent les objections qui nous sont maintenant le plus communément opposées. Les titres des ouvrages (ils nous viennent pour la plupart d'Allemagne) sont à eux seuls singulièrement suggestifs, et il ne s'est guère écoulé d'année depuis 1900, où livres et articles ne soient venus discuter les idées précédemment émises et les solutions antérieurement adoptées, avec la prétention, naturellement, d'en émettre de nouvelles et de meilleures. Il suffira pour s'en rendre compte de parcourir la sèche énumération que nous mettons en note et où nous ne faisons figurer que les travaux les plus représentatifs, laissant délibérément de côté toutes les études d'ensemble ou de détail sur les épîtres de S. Paul, comme celles de J. Weiss, de Lietzmann, de Dibélius ou de Mac Neile, où l'influence des Mystères païens est tellement considérée comme un fait acquis que l'on en fait état, à chaque instant, dans le commentaire des épîtres ou dans l'étude de la théologie de l'Apôtre [2].

La plupart des auteurs que nous venons de mentionner, sauf Jones, von Dobschütz, Heinrici, Deissmann, Clemen, sont à notre connaissance plus ou moins favorables à l'influence des religions de mystères sur le Christianisme, et encore ce dernier s'est-il montré, en 1916, moins réfractaire qu'autrefois à la méthode de l'histoire des religions. Un groupe de savants s'est déjà constitué outre-Rhin pour propager ces doctrines dans les milieux populaires. Sous la direction de Schiele, sont publiés, à Tubingue, des tracts sur l'Histoire des Religions. L'un d'eux, le fascicule 12 de la 3e série, édité en 1910 et rédigé par Adolphe Jacoby, avait pour titre *Les antiques religions de mystères et le Christianisme*. D'ailleurs, qu'on le remarque bien, ce problème de l'influence des religions de mystères sur le Christianisme en général ou sur S. Paul en particulier est agité partout, en Allemagne et en Norvège aussi bien qu'en Angleterre, en Amérique et en France.

Et ainsi s'expliquent pour certains de nos lecteurs, qui en ont peut-être été parfois quelque peu surpris, les titres étranges que l'on a vu figurer ces années dernières au sommaire de nos revues catholiques. Nos Savants, en effet, on le devine aisément, ne sont pas restés, devant ces attaques, de simples spectateurs ; ils ont suivi l'adversaire sur son propre terrain et ont soumis ses affirmations osées, ses rapprochements souvent imaginaires, ses conclusions radicales à une critique judicieuse et informée. Dès 1910, le P. Allo publiait une brochure intitulée *L'Evangile en face du syncrétisme païen* et il l'adressait à tous les lettrés de « moyenne culture classique, y compris les libres penseurs, pourvu qu'ils ne soient pas engagés dans l'armée d'une croisade irréligieuse ou

[1] Le P. Lagrange écrit à ce propos : « On est las de construire des Théologies du N. T. sur les fondements délabrés de la critique historique. Il ne reste plus qu'à regarder le Christianisme comme une religion quelconque. Et si ses origines ont suivi les lois ordinaires, si rien n'est venu du ciel, c'est donc sur la terre qu'il en faut chercher les éléments. Un second postulat, c'est de réduire au minimum l'action personnelle de Jésus. Alors il faut trouver dans le monde gréco-romain, dans l'ancienne Egypte, à Babylone, dans l'Inde les traits caractéristiques même de ses paraboles. Et, phénomène étrange, c'est du côté de la religion d'Israël et de ses maîtres juifs que l'on cherche le moins volontiers. » (*R. B.* 1920, p. 293).

[2] Ont paru successivement :

En 1903, P. Gardner, *L'origine de la Cène*, Londres : — Heitmüller, *Le Baptême et la Cène chez Paul*, Tubingue.

En 1904, Bousset, *L'Histoire des Religions et le N. T. (Theolog. Rundschau*, p. 265, 311, 353, Tubingue).

En 1905, Butler, *Les mystères grecs et les récits évangéliques (Nineteenth Century*, LVII, p. 490, Londres) ; — S. Reinach, *Cultes, Mythes, Religions*, Paris ; — Soltau, *La persistance du paganisme dans la primitive Eglise ;* — Dobschütz, *Sacrements et symboles dans le Christianisme primitif*, Gotha.

En 1906, Schweitzer, *S. Paul et l'exégèse protestante depuis un siècle, de Reimar à Wrede*, Tubingue.

En 1907, J. Réville, *Les Origines de l'Eucharistie (Rev. de l'hist. des religions*, t. LVI, p. 169, Paris) ; — Wendland, *La civilisation hellénico-romaine dans ses rapports avec le judaïsme et le Christianisme*, Tubingue.

En 1908, J. Weiss, *Les leçons de la science néo-testamentaire dans le présent*, Göttingen ; — Brückner, *Le dieu sauveur mourant et ressuscitant dans les religions orientales ; sa parenté avec le Christianisme*, Tubingue.

En 1909, Clemen, *L'explication du N. T. par l'histoire des religions*, Giessen ; — Deissman, *Lumière d'Orient*, Tubingue ; — Heinrici, *Hellénisme et Christianisme*, Lichterfelde ; — Conybeare, *Mythes, Magie et Morale ; une histoire des Origines chrétiennes*, Londres ; — Jong, *L'essence des mystères antiques*, Leiden.

En 1910, Drews, *Le mythe du Christ*, Iéna ; — Reitzenstein, *Les religions hellénistiques à mystères*, Leipzig et Berlin ; — Jacoby, *Les anciennes religions de mystères et le Christianisme*, Tubingue ; — Krebs, *Communion avec la divinité (Encyclop. of Relig. and Ethics*, t. III, Edinburgh).

En 1911, Heitmüller, *Le baptême et la Cène dans le Christianisme primitif*, Tubingue ; — Dibélius, *La Cène ;* — Heinrici, *Le Christianisme est-il une religion de mystères ? (Intern. Wochenschrift. für Wissenschaft*, t. V, p. 417, München) ; — Perdelwitz, *Les religions de mystères et le problème de la première épître de S. Pierre*, Göttingen ; — Bugge, *Les religions de mystères et le N. T.*, Christiania.

En 1912, Bousset, *Le Christianisme et les religions de mystères ; l'histoire des religions et le N. T. (Theolog. Rundschau*, p. 41, 251) ; — Rohr, *La religion grecque et le Christianisme*, Münster.

En 1913, Clemen, *L'influence des religions de mystères sur le Christianisme*, Giessen ; — Kennedy, *S. Paul et les religions de mystères*, Londres ; — Gardner, *L'expérience religieuse de S. Paul*, Londres ; — Bousset, *Kyrios Christos*, Göttingen (mort 15 mars 1920).

En 1914, Jones, *S. Paul et les religions de mystères*, dans *Le N. T. au XXe siècle*, p. 120-161, Londres ; — Krebs, *Le problème du christianisme primitif et l'histoire des religions*, Münster ; — du même, *L'initiation*, dans *Encyclop. of Relig. and Ethics*, t. VII ; — Knopf, *Paul et l'hellénisme*, dans *American Journal of Theology*, t. XVIII, p. 497-520, Chicago ; — Clemen, *Les restes des religions primitives dans le plus ancien Christianisme*, Giessen.

En 1917, Loisy, *La Religion*, Paris ; — Burton Scott Easton, *La théologie Paulinienne et l'hellénisme*, dans *Amer. Jour. of Theol.*, t. XXI, p. 358 ; — Paine Hatch, *L'idée paulinienne de la foi dans ses rapports avec la religion juive et la religion grecque*, Cambridge U. S.

En 1918, Heinrici, *La mystique d'Hermès et le N. T.* Cet ouvrage de Heinrici, mort en 1915, fut publié par les soins de E. von Dobschütz.

En 1919, Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*. Ce volume, sauf la conclusion, avait paru en entier dans la *Revue d'histoire et de Litt. relig.* en 1913 ; — Mac Neile, *La christologie de l'épître aux Hébreux*.

En 1920, Mac Neile, *S. Paul, sa vie, ses lettres, sa doctrine chrétienne*, Cambridge.

pseudo-religieuse [1]. » Dans les volumes suscités par l'*Orpheus* de S. Reinach [2], *Où en est l'histoire des Religions* et *Christus,* cette question de l'influence des mystères païens sur le Christianisme ou sur S. Paul ne fut touchée et traitée qu'en passant [3]. Mais elle fut abordée de front par le P. Valensin dans des conférences publiques à l'Institut Catholique de Lyon [4], et à celui de Paris par M. Mangenot dans son cours de l'année 1911-1912 [5]. Ses conclusions furent publiées dans la *Revue pr. d'Apol.* et dans la *Revue du Cl. fr.* [6]. Le P. Lagrange, qui avait envisagé ce sujet dès 1910 pour le grand public dans le *Correspondant* [7], et au cours de la guerre, dans une conférence donnée à l'Inst. catholique de Paris [8], l'a de nouveau repris dans de savantes études de la *Revue Biblique* [9]. Enfin, tout récemment, en 1920, dans le fascic. XVI du *Dictionnaire Apologétique* publié sous la direction du P. d'Alès, M. Jacquier, professeur à Lyon, a repris, en la complétant, la discussion de la thèse de l'influence des mystères païens sur S. Paul (col. 964-1014), et M. Venard, dans une de ces chroniques si alertes et si documentée dont on regrettera beaucoup la disparition avec la *Revue du Clergé Français* [10], a soumis, en même temps que le P. Lagrange [11], à une critique judicieuse les principaux arguments mis en avant par M. Loisy dans son livre *Les mystères païens et le mystère chrétien.*

Nous n'avons nullement l'intention de reprendre ici une question ardue, vraiment trop technique et, par certains côtés même, répugnante. Le faire nous contraindrait à dépasser de beaucoup les limites d'un article, et nous engager dans cette voie serait oublier tout à fait le caractère pratique de l'*Ami du Clergé.* Nous nous bornerons donc à dire :

1o Ce qu'étaient les Religions de mystères ;

2o Comment nos adversaires conçoivent leur influence sur le Christianisme en général et sur S. Paul en particulier ;

3o Les raisons *a priori* qui devraient s'opposer, de leur part, à des conclusions aussi catégoriques et aussi radicales ;

4o Les preuves positives qui montrent que, de fait, cette influence, partout où elle a été signalée, ne mérite pas d'être prise en considération.

Par une bibliographie abondante, par de nombreux renvois aux documents ou aux articles le plus communément à la portée de nos lecteurs, nous mettrons à même ceux qui le désireraient ou qui en auraient besoin, de se faire une opinion personnelle sur une aussi grave question.

a) — Ce qu'étaient les religions de mystères [1]

On a quelque peine à être amplement renseigné à leur sujet, en raison du secret qui était imposé aux initiés. Celles sur lesquelles nos données sont les plus abondantes sont les mystères d'Isis [2], d'Eleusis et de Mithra. Pour les autres, nous en sommes réduits trop souvent à de simples conjectures basées sur l'interprétation de formules mystiques, recueillies ici ou là dans les papyrus, dans les écrits des satiriques (Juvénal, Lucien) ou dans ceux des philosophes. Les indications des écrivains ecclésiastiques (de Justin, de Clément d'Alexandrie, de Tertullien) seraient infiniment précieuses, si l'on n'avait pas à craindre, maintes fois, qu'ils n'aient forcé les analogies entre le Christianisme et les mystères païens pour mieux mettre en lu-

[1] P. VII. In-12 de XXI-201 p., Paris, Bloud. Cette brochure fait partie de la « Collection de philosophie et de critique religieuse. »

[2] Ce petit volume in-12 de XXI-625 p. dont Mgr Batiffol a dit fort justement qu'il était un « livre uniquement destiné à ravitailler l'athéisme primaire international » (*Orpheus et l'Evangile,* p. XIV) en était déjà en 1909 à sa 7e édition. Plus de 30.000 exemplaires français s'étaient vendus en 1910 et on en préparait alors des traductions en allemand, espagnol, italien et russe. Ce succès de librairie constitue, dans son genre, un véritable scandale, aussi grave que celui de l'accueil qui fut réservé, au cours de la guerre, au livre de Barbusse, *Le Feu.* Si parfois nos lecteurs étaient consultés par des laïques impressionnés par *Orpheus,* ils trouveront une critique des thèses exposées dans *R. B.* 1910, p. 129-141 ; — Lagrange, *Quelques remarques sur l'*Orpheus *de M. S. Reinach,* in-12 de 78 p., Paris, Gabalda, 1910 ; — Bricout, *L'histoire des Religions et la foi chrétienne,* Paris, Bloud, 1910 (Collect. *Science et Religion)* ; — Mgr Batiffol, *Orpheus et l'Evangile,* Paris, Gabalda, 1910.

[3] Cf. André Baudrillart, *La Religion romaine (R. C. F.* 1911, t. LXV, p. 538-546, sous la rubrique : Les religions orientales et le syncrétisme) ; — Venard, *ibid.,* t. LXVII, p. 407-410 ; — Martindale, *La religion romaine sous l'Empire (R. P. A.* 15 mars 1911, p. 900-910) ; *Christus,* p. 373-402, surtout p. 392-398 : Les religions orientales et le Christianisme (Paris, Bauchesne).

[4] *Jésus-Christ et l'étude comparée des Religions,* in-12 de 362 p., Paris, Gabalda, 1912.

[5] Cf. *Bulletin de l'Instit. Cath. de Paris,* 1912, p. 252.

[6] Cf. *S. Paul et les mystères païens, R. P. A.* 1er et 15 mai, 1er juin 1913, p. 176-190 ; 241-257 ; 339-355 ; — *La doctrine de S. Paul et les mystères païens, R. C. F.* t. LXXIV, p. 5-32 ; 257-289 ; — *La langue de S. Paul et celle des mystères païens, ibid.,* t. LXXV, p. 129-161.

[7] *Les religions orientales et les origines du Christianisme à propos de livres récents, Correspondant* 25 juillet 1910. Cet article a été reproduit dans *Mélanges d'histoire religieuse,* p. 69-130 (Paris, Gabalda, 1915).

[8] *L'école du syncrétisme judéo-païen,* 9e leçon dans *Le Sens du Christianisme d'après l'exégèse allemande,* p. 269-305 (Paris, Gabalda, 1918).

[9] *Les mystères d'Eleusis et le Christianisme ; Attis et le Christianisme : R. B.* 1919, p. 157-217, 419-480.

[10] Sept. et octob. 1920, p. 182-200, 283-298. — Nous sommes heureux d'apprendre que désormais M. Venard publiera dans la *Rev. Prat. d'Apologétique* sa Chronique Biblique sur le N. T.

[11] *R. B.* 1920, p. 420-446. Cf. aussi *La Nouvelle Journée,* 1er mai 1920, où se trouve également un compte-rendu critique de l'ouvrage de Loisy signé Philonoüs.

[1] Les ouvrages qui font autorité en cette matière sont ceux de Franz Cumont, prof. à l'Université de Gand, de Foucart et de Moret.

Fr. Cumont : *Les religions orientales dans le paganisme romain,* t. XXIV des *Annales du Musée Guimet ; — Textes et monuments relatifs aux mystères de Mithra,* 2 vol. 1894, 1900 ; — *Les mystères de Mithra,* 1902.

Foucart : *Le culte de Dionysos en Attique* (mémoires de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres, t. XXXVII) ; — *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis,* Paris 1895 ; — *Les grands mystères d'Eleusis : personnel, cérémonies,* Paris 1900 ; — *Les drames sacrés d'Eleusis,* 1912 ; — *Les mystères d'Eleusis,* Paris, Picard, 1914.

Moret, *Les mystères égyptiens,* Paris 1913.

On pourra consulter aussi : Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque,* Paris 1899 ; — Burel, *Isis et les Isiaques sous l'empire romain,* Paris 1911 ; — Reizenstein, *Poimandrès,* édition de 15 traités de la littérature hermétique, Leipzig-Berlin 1904 ; — L. Ménard, *Etude sur l'origine des livres hermétiques* en tête de sa traduction française d'*Hermès trismégiste,* Paris 1910, p. V-XCIX ; — M. Brillant, *Les mystères d'Eleusis, Correspondant* 10 janv. 1920. Cet article, considérablement développé, a été publié en brochure sous le même titre, in-12 de 192 p., Paris, à La Renaissance du Livre ; — H. Graillot, *Le culte de Cybèle mère des dieux à Rome et dans l'Empire romain,* Paris 1912 ; — O. Habert, *La religion de la Grèce antique ;* — S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions.*

On pourra se reporter aussi, à l'occasion, aux articles du *Dict. des Antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, aux mots : *Dionysos, Eleusinia, Isis, Magia, Mithra, Mysteria, Orpheus* et *Orphici.* Les autres articles de Dict. anglais ou allemands ne se trouvant pas à la portée de la plupart de nos lecteurs, nous jugeons inutile de les mentionner ici. On en trouvera l'indication dans Jacquier.

Il va de soi que ces renseignements bibliographiques ne sont nullement une recommandation des ouvrages cités ; ces sortes de travaux doivent être lus et utilisés avec beaucoup de discernement.

[2] Cf. le traité de Plutarque sur Isis et Osiris.

mière une thèse qui leur était particulièrement chère, à savoir : que les démons avaient singé le Christianisme dans les cultes de mystères.

Bref, on appelle « religions de mystères » des religions de l'Orient et de l'Egypte remontant, certaines du moins [1], à une haute antiquité, qui, dès le IIe siècle avant notre ère, pénétrèrent dans le monde gréco-romain, s'y implantèrent, y progressèrent, propagées par les marchands, les soldats, les esclaves, et s'y répandirent d'autant plus facilement qu'elles répondaient mieux que les anciennes religions de la Grèce et de Rome aux sentiments religieux et aux aspirations de la conscience. Elles apportaient à leurs adeptes des doctrines nouvelles et séduisantes. Tout en accentuant la transcendance divine comme faisait alors la philosophie grecque, par des rites secrets d'initiation plus ou moins compliqués, parfois par la manducation d'une chair vivante [2], elles mettaient l'initié en communion intime avec son dieu au point de le transformer en lui, de le diviniser. Elles lui apportaient ainsi le salut, σωτηρία, et lui assuraient l'immortalité bienheureuse. — Ces religions de mystères, nombreuses et variées, n'étaient pas intolérantes les unes à l'égard des autres ; elles laissaient volontiers leurs adeptes adorer les autres dieux, puisqu'aussi bien on honorait toujours le même Dieu sous des noms et par des cultes différents. Les principales d'entre elles étaient : le culte de Cybèle et d'Attis que les Romains appelaient la *Magna Deum Mater*, il était surtout répandu en Phrygie ; le culte de Dionysos et d'Orphée, assez peu connu ; celui d'Isis et d'Osiris, qui envahit le monde gréco-romain à l'époque des Ptolémées ; les mystères d'Eleusis et le culte de Mithra, très en faveur au Ier siècle de notre ère [3].

En dépit des diversités de légendes, de doctrines ou de rites, on prétend que toutes ces religions de mystères se ressemblaient par quelques traits essentiels. Elles avaient toute la prétention, dit-on, d'apporter le salut, de garantir à leurs initiés l'immortalité bienheureuse. Celui qui les gratifiait de ces dons était un médiateur, un sauveur divin, révélateur des secrets célestes, fondateur du salut, qui passait d'abord lui-même par la mort pour ressusciter ensuite ; enfin, comme expression de l'union de l'initié avec le dieu, comme moyen de la réaliser et comme gage de l'immortalité bienheureuse, il y avait des rites significatifs, des symboles toujours efficaces : pratiques d'abstinence (v. gr. mystères d'Attis) ; rites de purification, baptême solennel (mystères d'Isis et d'Osiris) ; manducation de chair (mystères dionysiaques) ; participation au breuvage mystique (mystères d'Eleusis). Ainsi, dans toutes ces religions de mystères, on trouverait une doctrine de salut et un rite de salut : « Zagreus dévoré et revenu à la vie (mystères dionysiaques) ; Demeter perdant sa fille et la retrouvant (mystères d'Eleusis) ; Attis mutilé, mort et ressuscité ; Osiris tué et démembré par Seth, ressuscité par Isis ; Mithra immolant le taureau, ont posé, à l'origine, le fait divin par la vertu duquel sont sauvés tous les croyants qui recommencent mystiquement dans les rites de l'initiation l'expérience de la divine épreuve et du divin triomphe [1]. » Nous aurons à dire ce qu'il convient de penser de cette systématisation doctrinale.

b) — Comment nos adversaires conçoivent l'influence des religions de mystères sur le Christianisme en général et sur S. Paul en particulier

Au début des études sur les mystères païens, il y eut, de la part de savants peu critiques, un véritable engouement. Tout était matière à ressemblance et à dépendance et, pour rendre les ressemblances plus sensibles, on appliquait des termes chrétiens aux actes religieux les plus disparates. On parlait de « vêpres isiaques, » de « communion mithriaque. » Si l'enthousiasme du début n'est pas, hélas ! complètement tombé, du moins il s'est quelque peu refroidi au contact des textes et des réalités, et, à l'heure actuelle, la thèse de l'influence des religions de mystères sur le Christianisme ou sur S. Paul, se présente sous deux aspects : ou comme emprunt matériel et direct (théorie de Reitzenstein) [2], ou comme influence indirecte, et en quelque sorte inconsciente, de la mystique païenne sur le Christianisme (théorie de Loisy) [3].

On pourra lire, dans les articles déjà signalés de M. Mangenot, l'exposé très objectif des vues de Reitzenstein, qui précède toujours leur réfutation [4]. La thèse peut se résumer ainsi : S. Paul, à Tarse, respira dans son enfance, pour ainsi dire à son insu, toutes les idées païennes, grecques, orientales, judéo-gnostiques, qui circulaient alors. Après sa conversion, bien qu'il n'ait jamais été initié aux mystères païens, mais en vue de l'évangélisation du monde gréco-romain, il lut la littérature mystique et, pour se faire Grec avec les Grecs, il se pénétra de ses idées et s'appropria certains de ses termes. Ce sont ces emprunts qui ont donné à sa théologie ce cachet particulier, à sa pensée religieuse cette indépendance qui l'a aussitôt libérée de la tradition chrétienne primitive. A la mystique païenne, il fut redevable, entre autres choses, de sa théorie de la γνῶσις ou science entendue au sens de vision de Dieu, de celle du πνεῦμα ou de l'Esprit, et de celle du corps pneumatique des corps ressuscités ; à elle aussi remonte la conscience de sa liberté et de son indépendance apostolique, d'où son attitude vis-à-vis des autres apôtres, son interprétation des sacrements de Bap-

[1] Par ex. les mystères dionysiaques.
[2] Comme dans les mystères de Dionysos.
[3] Sur chacun de ces mystères, on voudra bien se reporter, pour connaître leurs légendes, leurs doctrines et leurs rites, aux ouvrages spéciaux, aux articles de Revues ou de Dict., en particulier à celui de Jacquier, col. 972-980.

[1] Cf. Venard, *R. C. F.* sept. 1920, p. 189.
[2] Cf. *Die hellenetischen Mysterienreligionen.*
[3] Cf. *Les mystères païens et le mystère chrétien.*
[4] Cf. *R. P. A.*, t. XVI, p. 176-190, et *R. C. F.*, t. LXXIV, p. 5-32, 257-289 ; t. LXXV, p. 129-161.

tême et d'Eucharistie, sa foi en un Dieu Sauveur qui passe des souffrances et de la mort à la gloire et donne l'assurance du salut à ses fidèles, son insistance à prêcher et à réaliser l'idée de fraternité entre les membres du même culte ; enfin, à la langue des mystères S. Paul aurait emprunté certains termes absolument techniques, et il en aurait utilisé d'autres qui, pour être moins caractéristiques, n'en seraient pas moins communs à ses épîtres et à la littérature mystique.

La position de Reitzenstein est tout à fait celle de l'Allemand, qui ne peut, de par son origine, avoir le sens délicat des nuances dans la pensée comme dans l'expression ; elle est aussi celle du spécialiste entiché de sa spécialité et qui veut la retrouver partout ; elle est enfin, nous le verrons ultérieurement, la construction purement artificielle d'un savant qui peut, à la rigueur, fort bien connaître les écrits hermétiques, mais qui ne connaît sûrement ni les origines et le caractère de S. Paul, ni le milieu où il vécut, ni l'ensemble de sa doctrine. M. Loisy lui-même a souligné l'invraisemblance de la supposition qui est à la base de tout le système : « On se représente mal, avouons-le, écrit-il, S. Paul soit avant, soit après sa conversion, lisant assidûment, pour s'instruire des idées païennes, les écrits magiques ou autres qu'il pouvait avoir à sa disposition. On ne le conçoit pas, s'ingéniant consciemment, délibérément, par étude, à chercher dans ces livres la langue et les idées dans lesquelles il pourrait traduire l'Evangile pour le rendre accessible et acceptable aux païens [1]. » Pour être plus nuancée, mieux analysée, moins brutale, en un mot plus française, la thèse de M. Loisy n'en est ni moins aprioristique ni moins invraisemblable.

Evidemment, le christianisme n'est pas pour lui un simple agrégat ou résidu de vieux mythes orientaux, qui, à un moment donné, se seraient coagulés dans le mythe du Christ (p. 388). Il veut bien même concéder que Jésus, qui pour lui, hélas ! n'est plus que l'un de ces personnages messianiques, dont certains sont traités d'aventuriers ou d'illuminés [2], a donné un Evangile qui n'était point un mystère. De cet Evangile, a vécu la première génération chrétienne ; mais il n'était qu'une manifestation messianique au sein du judaïsme. Pour convertir le monde, il lui fallut se transformer en mystère ; il lui fallut, sous une autre forme et dans d'autres conditions, reprendre l'œuvre du judaïsme hellénistique : transposer le monothéisme juif en lui assimilant des éléments venus du paganisme [3]. Cette transformation de l'Evangile en mystère ne se fit point par emprunts proprement dits. Se développant dans l'atmosphère créée par le mysticisme des religions orientales, le christianisme s'en est approprié les éléments les plus vivants, il se les est assimilés tout en gardant son originalité. S'il n'a rien copié, s'il n'a rien emprunté, il s'est néanmoins essentiellement conformé aux mystères et s'est pénétré de leur esprit (p. 363). Mais il les a dépassés et la supériorité du mystère chrétien sur les mystères païens vient de ce fait qu'il a, en Jésus, un fondement historique et un idéal moral bien autrement consistants que ceux des mystères des religions orientales. On sait à quelle date s'est accomplie l'œuvre du salut chrétien, et le personnage qui l'a réalisée a réellement existé. Le Héros du mystère chrétien a, à ce point de vue, laissé bien loin derrière lui les Dionysos, les Attis, les Osiris et les Mithra [1].

L'un des principaux artisans et le meilleur théoricien de la transformation de l'Evangile en mystère fut l'apôtre S. Paul ; à ses côtés, doivent figurer les auteurs de l'épître aux Hébreux et du 4e Evangile.

C'est par S. Paul que l'espérance nationale du messianisme juif s'est muée en mystère de salut universel. C'est par lui que la mort du Christ, événement réel, naturel et humain, s'est changée en mythe de salut à la faveur de l'idée fondamentale des mystères païens « d'une mort divine dont l'influence salutaire s'étend à tous les hommes de tous les temps » (p. 351). On reconnaîtra ici une idée depuis longtemps chère à M. Loisy : celle de la création par S. Paul du dogme de la Rédemption. Le Christ, dit-il à maintes reprises, n'avait pas spéculé sur sa mort ; c'est S. Paul qui a donné à cette mort cette signification, et celle-ci il est allé la chercher dans les mystères païens (p. 19). Une fois en possession du mythe chrétien du salut, inconsciemment, sur toute la ligne, S. Paul a transposé l'Evangile parallèlement aux mystères (p. 296). Dans le christianisme paulinien comme dans les mystères, le salut s'opère par des rites efficaces qui réalisent l'union spirituelle du croyant au Christ Sauveur. Ces rites sont le Baptême et l'Eucharistie. Le Baptême, d'abord simple rite de purification pour la rémission des péchés en vue du royaume des cieux qui allait venir, devient, dans la mystique de S. Paul, un symbole de la mort salutaire du Christ par lequel le chrétien est assimilé au Christ mort, par lequel il est enseveli avec lui pour ressusciter avec lui à une vie nouvelle et devenir un autre Christ. Quant à la Cène eucharistique, telle que l'a décrite l'Apôtre des Gentils, avec les paroles qu'il a rapportées, elle n'a de sens que dans sa théologie, que Jésus n'a point enseignée, et que dans l'économie du mystère chrétien tel qu'il l'a réalisé, mais non point tel que Jésus l'a institué (p. 284). Primitivement, cette Cène eucharistique fut un simple banquet fraternel qui préludait au festin du royaume des cieux et auquel s'associait, chez les premiers chrétiens, la pensée du Christ mort et ressuscité, invisiblement présent aux siens. C'est S. Paul qui a fait de cette cène eucharistique une commémoration mystique de la Passion et une participation du croyant au corps et au sang du Crucifié [2].

[1] Cf. *R. d'Hist. et de Litt. Relig.*, 1911, p. 588. Dans le même sens, Bousset, *Kyrios Christos*, p. XIII.
[2] Cf. *La Religion*, p. 135.
[3] Cf. *Rev. d'Hist. et de Litt. Relig.*, 1913, p. 479.

[1] Cf. *La Religion*, p. 137-138.
[2] Cf. *La Religion*, p. 136 ; *Rev. d'Hist. et de Litt. Relig.*, 1911, p. 586.

c) — Raisons à priori qui devraient s'opposer, de la part de nos adversaires, à des conclusions aussi catégoriques

1º Parmi ces raisons, mettons en tout premier lieu le caractère même du christianisme primitif, issu du monothéisme juif le plus absolu et le plus rigide, dans ce milieu hiérosolymitain si farouchement attaché aux traditions du plus pur et du plus strict pharisaïsme. Pierre et les autres chefs de la communauté naissante ne se laissèrent aller à communiquer la foi nouvelle à la Gentilité et à admettre les païens dans l'Eglise que sur une invitation formelle du Ciel, que sur des manifestations authentiques et expresses de l'Esprit-Saint montrant clairement que telle était la volonté de Dieu. Encore hésita-t-on longtemps, en dépit de la purification baptismale, pour savoir si les païens convertis à l'Evangile ne devaient pas user du rite de la circoncision pour pénétrer, en quelque sorte, par la porte du judaïsme dans la société religieuse que Jésus avait fondée. — On voit donc mal une Eglise issue de tels principes, subissant, même d'une façon très indirecte, dans ses doctrines ou dans son langage, une influence quelconque des mystères païens.

2º On ne voit pas davantage S. Paul, puisque c'est de lui surtout qu'il s'agit, se faisant le lecteur assidu et attentif de la liturgie mystique et des livres sur les religions orientales pour transformer en mystère la prédication de Jésus. C'est ici surtout qu'il convient de ne pas se payer de mots et d'envisager bien en face les réalités. Il faut voir ce milieu d'où est issu et où a vécu S. Paul, milieu de pharisaïsme rigide en terre païenne, où les relations avec les Gentils étaient strictement bornées aux nécessités commerciales. Les rhéteurs ou les grammairiens n'eurent sur lui aucune influence ; il ne fréquenta pas leurs écoles ; il alla à celle de ses coreligionnaires [1]. Son grec n'est pas un grec classique, c'est le grec parlé de l'époque, celui qu'il a appris par l'usage et au cours des voyages. Si parfois il a donné à des termes courants un sens nouveau, ce fut pour adapter au langage du temps l'expression des idées chrétiennes. Si, pour les rendre, il avait créé des mots nouveaux en trop grand nombre, il n'aurait été compris ni de ses auditeurs, ni de ses lecteurs. Il a donc utilisé les ressources que lui offrait le parler de l'époque. Nul n'ignore d'ailleurs que beaucoup de ces mots que l'on croyait propres à S. Paul rentrent de jour en jour plus nombreux dans le vocabulaire du langage courant, au fur et à mesure qu'il est mieux connu par les papyrus et les inscriptions.

A l'école juive, le seul livre qu'il a lu, le seul avec lequel il se soit familiarisé, ç'a été la Bible des LXX. Ses trois citations d'auteurs profanes [2], d'allure proverbiale, sont insuffisantes pour prouver qu'il les ait étudiés ; il n'a pas davantage lu Philon, ni les philosophes grecs [1]. S'il a utilisé quelque peu dans sa dialectique les procédés de la *Diatribè* [2], ce n'est point pour avoir été à l'école des Stoïciens ; il lui a suffi pour cela d'entendre, au hasard de ses voyages, leurs prédicateurs populaires et de discuter avec eux.

Vers l'âge de 13 ans, Saul fut envoyé à Jérusalem où il vécut dans un milieu plus fermé encore que celui de la Diaspora à toute influence hellénique et où il eut pour maître Gamaliel, le type du Pharisien idéal selon la Mishna [3]. Ce n'est certes pas dans un tel milieu qu'il a pu puiser la moindre idée d'étudier un jour ces mystères païens dont son éducation, à Tarse, l'avait tenu constamment à l'écart. On sait qu'il était alors plein de zèle pour la loi de Dieu. Il se vantait de vivre en pharisien selon la secte la plus stricte de sa religion (Act. XXVI, 5; Philip. III, 6), et, avec la meilleure bonne foi, dans son intransigeance farouche, il se fit persécuteur de l'Eglise naissante.

Serait-ce après sa conversion qu'il aurait eu quelque attache avec le paganisme ou quelque indulgence pour lui ? Pas davantage. La sagesse grecque lui parut une folie ; il conserva sa théorie juive du monde, de l'histoire de l'homme ; les formules, les concepts, les images de sa théologie, quand ils ne lui vinrent pas de révélations particulières, découlèrent en droite ligne de l'A. T. ou des Evangiles, et, même dans ce dernier cas, il les exprima comme devait le faire un juif de naissance et de pensée. D'ailleurs, quand l'occasion s'en présenta, il fut très catégorique à l'égard du paganisme : il ne voulut pas, pour ses fidèles de Corinthe, de communion avec les démons (I Cor. X, 20-22) ; il ne voulut aucun rapport entre le temple de Dieu et celui des idoles, entre le Christ et Bélial (II Cor. VI, 14-16). Et c'est d'un tel personnage que l'on voudrait faire le transformateur de l'Evangile en mystère, l'introducteur dans le christianisme d'un Baptême et d'une Eucharistie imités du paganisme !

D'ailleurs, quelle est l'attitude des chefs de la communauté chrétienne primitive à l'égard de S. Paul ? Lui reprochent-ils d'avoir un Evangile qui tranche avec celui du Christ, qui s'en sépare nettement et foncièrement, comme n'eussent certainement pas manqué de le faire Pierre, Jacques et Jean, si d'aventure Paul avait introduit dans la prédication de Jésus des idées nées au sein de l'hellénisme ? Nullement ; toute la discussion roule entre eux sur l'attitude à garder vis-à-vis de la Loi, sur la circoncision à imposer ou non aux païens convertis. Pour tout le reste, l'accord est complet. Sa conception du salut, sa christologie,

[1] Cf. Prat, *La Théologie de S. Paul,* 7e édit. 1920, p. 16-18.
[2] Cf. Act. XVII, 28 ; I Cor. XV, 33 ; Tite I, 12.

[1] Cf. Lagrange, *La philosophie religieuse d'Epictète et le christianisme,* dans *R. B.* 1912, p. 5-21, 192-212. Epictète naquit vers la fin du règne de Claude. Il semble qu'il a lu S. Paul et il l'attaque indirectement sans l'avoir bien compris. Il a connu également l'existence du christianisme, mais il n'a pas cherché à l'approfondir. (Cf. *op. laud.*, p. 210, 211).
[2] Cf. *Ami* du 26 fév. 1920, p. 116 et 117. Beaucoup moins, toutefois, que l'affirme Bultmann, *Der Stil der Paulinischen Predigt und die Kynisch-stoische Diatribe,* Gœttingen 1910.
[3] « Depuis sa mort (la mort de Gamaliel) le respect de la Loi n'est plus, la pureté du pharisaïsme est morte avec lui. »

ses théories sacramentaires n'ont jamais soulevé d'opposition. Or, si elles avaient tranché avec l'Evangile de Jésus, son prestige personnel, l'affirmation même de ses révélations auraient été bien incapables de le soustraire à l'opposition formidable qui se serait aussitôt dressée contre lui. En particulier, pourra-t-on faire croire un seul instant à un esprit sérieux, que les témoins encore vivants de la Cène eucharistique ne se seraient pas insurgés contre S. Paul, s'il avait prêté au Christ des paroles qu'il n'aurait pas prononcées, s'il avait donné du dernier repas, comme venant du Seigneur, une interprétation inexacte et fausse ? (I Cor. XI, 23-30). Les Judaïsants eux-mêmes, ses adversaires les plus tenaces et les plus intraitables, ne lui reprochèrent jamais d'avoir paganisé l'Evangile. C'est donc que son Evangile était bien celui de Jésus, enrichi sans doute des révélations spéciales en rapport avec sa mission dont l'avait gratifié le Divin Maître [1]. Tout son hellénisme se borne, en dernière analyse, à avoir exprimé en grec des idées chrétiennes ; mais son christianisme appartient au Christianisme le plus authentique.

Est-ce à dire, pourtant, que S. Paul n'a absolument rien connu des mystères païens ? Le prétendre serait, à notre avis, se heurter à une impossibilité et vouloir faire vivre S. Paul dans un autre monde que celui où il vécut. A Tarse, il y avait des fidèles de Mithra ; à Antioche, des adeptes des mystères syriens ; à Athènes, à Corinthe, des initiés aux mystères d'Eleusis [2]. Il a dû recruter parmi eux bon nombre de ses adhérents, et c'est d'eux et non des livres, comme le voudrait Reitzenstein, qu'il a appris ce qu'il en a su, ce qui pouvait lui être utile pour discuter avec les initiés aux mystères et pour leur présenter, sans évidemment la déformer ni la modifier en quoi que ce fût, la vérité chrétienne sous un jour qui la leur rendît plus facilement acceptable. A tous ces égarés qui voulaient un dieu sauveur, qui rêvaient de purification et d'immortalité, comme il était bien plus facile d'attirer leur attention et de toucher leur cœur si on leur montrait que le christianisme leur offrait ce Sauveur qu'ils cherchaient en vain, leur assurait cette purification véritable, cette immortalité bienheureuse après lesquelles ils soupiraient ! [3] Et si, pour rendre ces idées, l'emploi de certaines expressions familières aux païens se présentait tout naturellement à l'esprit de S. Paul, pourquoi voudrions-nous qu'il les eût écartées de parti pris, comme si l'identité de mot impliquait nécessairement toujours l'identité de pensée ? [4] S. Paul, on peut le déduire de l'habileté avec laquelle est conduite son allocution à Athènes (Act. XVII, 22-31), n'a certainement pas dédaigné ces sortes de procédés oratoires. Et qui donc oserait le lui reprocher ou en conclure qu'il a nécessairement altéré ainsi la pureté de son christianisme ? [1]

[1] Cf. Venard, *R. C. F.*, sept. 1920, p. 195.
[2] Cf. Jacquier, *op. laud.*, col. 982.
[3] Cf. Venard, *R. C. F.*, octob. 1920, p. 295, 296.
[4] Cf. Venard, *ibid.*, sept. 1920, p. 186.

Dans ces conditions, il nous semble qu'avant de parler d'influence des religions orientales sur le Christianisme ou d'emprunts faits par S. Paul aux mystères païens, il faudrait y regarder à deux fois ; il faudrait méditer les sages principes de critique qui ont été rappelés, non pas par nous, mais par des rationalistes bien authentiques, Harnack et Clemen, aux exégètes aventureux de l'école dite « d'histoire des Religions. » Le premier disait à Reitzenstein qu'avant de soutenir que des éléments secondaires de la pensée de Paul avaient été empruntés par lui aux mystères grecs, il faudrait mieux étudier le judaïsme et le christianisme [2]. Le second formulait des règles excellentes qui, si elles avaient été suivies, auraient fait éviter les théories imaginaires et fausses que nous déplorons. Nous les empruntons à la chronique de M. Venard [3] : 1re) L'origine d'une croyance ou d'un rite chrétien, disait Clemen, ne doit être cherchée en dehors du christianisme lui-même et du judaïsme, que s'il est impossible de les expliquer par eux. 2e) Il faut, pour justifier l'hypothèse d'un emprunt, des ressemblances internes et non pas seulement des analogies extérieures. 3e) Pour pouvoir supposer l'influence d'une autre religion sur le christianisme, il faut être bien sûr que cette religion existait déjà et qu'elle se trouvait en contact avec le christianisme.

3o Or cette troisième règle a été tout à fait méconnue par nos théoriciens modernes, et c'est le troisième motif pour lequel leurs conclusions, déduites et formulées avec tant d'assurance, ne sont pas recevables.

On croit avoir tout dit quand on a parlé de syncrétisme religieux [4]. Mais est-on bien sûr : *a)* que ce syncrétisme religieux existait à l'époque de S. Paul, et *b)* qu'il existait tel qu'on nous le présente ?

A) Les épîtres de S. Paul sont certainement du Ier siècle, tandis que les documents où l'on puise les idées ou le sens spécial de certains mots que S. Paul aurait adoptés, sont de date incertaine et souvent tardive. On ne sait pas si ces papyrus magiques et mystiques sur lesquels fait fonds Reitzenstein pour déduire le sens du mot πνεῦμα sont antérieurs ou postérieurs au christianisme, s'ils ont subi des influences autres que celles de la mys-

[1] Cf. Allo, *L'Evangile en face du syncrétisme païen*, p. 72-74.
[2] Cf. *Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte und zur Abfassungszeit der Synoptischen Evangelien*, Leipzig 1911, p. 42, note.
[3] *R. C. F.*, sept. 1920, p. 186.
[4] On donne le nom de *syncrétisme religieux* au mélange des religions orientales entre elles et à leur transformation sous l'influence des idées philosophiques de la Grèce et de Rome. Un fonds commun d'idées, de sentiments, d'aspirations se serait ainsi formé au Ier siècle de l'ère chrétienne dans le monde méditerranéen et une sorte d'atmosphère religieuse, à peu près identique en tous les milieux, se serait créée. — Une telle affirmation n'est rien moins que prouvée, nous le montrerons dans un instant, et en dépit de certaines réserves, Franz Cumont accorde vraiment trop à l'influence qu'auraient pu avoir les religions orientales pour seconder la propagation du Christianisme. (Cf. *Les Religions orientales dans le Paganisme romain*, p. XXI et 254).

tique païenne, si ceux d'Egypte, par exemple, n'ont pas subi l'influence des Juifs tout-puissants à Alexandrie ou même, peut-être, plus tardivement encore, celle des Gnostiques. On s'appuie sur des textes postérieurs au christianisme pour y trouver les sens de ψυχικός et de πνευματικός que S. Paul, prétend-on, leur aurait empruntés. On va chercher le sens soi-disant paulinien de la γνῶσις dans un papyrus du IIIe siècle ap. J.-C. On a beau dire, même avec vraisemblance, que l'original était plus ancien ; on n'en connaît pas la date exacte, et il y a de la marge, avouons-le, du IIIe siècle au premier ! On invoque des textes obscurs de Sénèque et d'Apulée, sans paraître se douter que ce dernier a écrit environ un siècle après l'époque où fut rédigée l'épître aux Romains. D'ailleurs, on n'hésite pas à faire intervenir dans le débat Théon, de 117 ap. J.-C. et, qui mieux est, Sopater du VIe s. ap. J.-C. ! On s'autorise, enfin, beaucoup des liturgies mithriaques et des écrits hermétiques dont certaines traditions peuvent, sans doute, être anciennes, sans qu'on puisse toutefois en fixer la date, et qui nous ont été transmises dans des documents certainement postérieurs à S. Paul [1]. Vraiment, une argumentation susceptible d'entraîner d'aussi graves conséquences, n'est pas digne de savants quand elle est basée sur de pareilles preuves !

B) Et les mêmes légèretés et les mêmes conclusions hâtives sont à relever dans le syncrétisme religieux que l'on nous présente [2]. Un tel syncrétisme, hâtons-nous de le dire, n'a jamais existé à l'époque de S. Paul ; il n'a même jamais existé tel, sinon dans l'imagination de nos critiques [3]. Ce n'est qu'au IIe siècle, donc bien après S. Paul, que l'on voit les cultes orientaux prendre, sous l'influence de la philosophie grecque, la plupart des traits que l'on a signalés [4]. Et encore, même à cette époque, tant au point de vue des mythes que des rites, il y a entre eux plus de différences que de ressemblances [1]. Aussi la plus grande prudence s'impose-t-elle avant de parler d'idées ou de pratiques communes dans les religions de mystères. Ces idées ou ces pratiques on les ramène, nous l'avons vu, généralement à trois. On dit *a)* que les mystères sont toujours une économie de salut; *b)* qu'on retrouve, à la base de chacun d'eux, l'idée d'un dieu sauveur, mourant et ressuscité; enfin *c)* que tous comportent un rite d'initiation assurant le salut aux initiés par l'union avec la divinité, cette union étant elle-même procurée ou entretenue par la participation des fidèles à une nourriture mystique. — Or il s'en faut de beaucoup que ces traits se présentent toujours, ou du moins se présentent avec cette netteté dans tous les mystères païens.

a) Tous d'abord ne constituent pas une économie de salut, et même là où cette économie exista, elle ne fut pas pour tous, puisque les Barbares en étaient exclus dans les mystères d'Eleusis [2] et, normalement du moins, les femmes dans ceux de Mithra [3]. Si les espoirs d'outre-tombe tinrent une grande place dans les mystères égyptiens d'Isis et d'Osiris ou dans les mystères asiatiques de Mithra, il s'en faut de beaucoup qu'il en ait été de même dans les mystères helléniques. Certains d'entre eux demeurèrent purement agraires, bornant leur horizon à procurer la fécondité de la terre ou des animaux. Sous l'influence de l'Egypte, les mystères d'Eleusis joignirent au rite agrarien l'espérance de la vie future et ce fut là leur principale originalité [4]. Dans les mystères de Cybèle et d'Attis, l'idée de salut ne fut pas primitive. M. Loisy lui-même avoue ne pas savoir quand elle se fit jour, bien qu'il ajoute aussitôt après que ce dut être avant l'ère chrétienne [5]. Le P. Lagrange prétend, au contraire, que ce fut l'ambiance gréco-romaine, peut-être même l'influence du christianisme, qui fit pénétrer l'idée d'immortalité dans le vieux culte phrygien [6].

b) Tous les mystères n'avaient pas davantage à leur base, surtout à l'époque de S. Paul, l'idée d'un dieu sauveur mort et ressuscité. Il a fallu forcer les textes pour y retrouver partout cette conception centrale de la théologie chrétienne. Le P. Lagrange a soumis sur ce point à une critique très technique et très serrée les théories de M. Loisy. On devra s'y reporter [7]. Qu'il nous suffise de dire ici que, pour

[1] Voici ce que dit Heinrici sur la date et la diffusion des écrits hermétiques : « Nous avons devant nous une littérature constituée par quantité de traités et de fragments isolés dont nous ne voyons pas le lien. Nous ne connaissons jusqu'ici aucune communauté cultuelle professant ces doctrines... De la manière dont cette doctrine s'est transmise, l'on ne peut tirer aucune conclusion touchant la diffusion de la littérature hermétique. Tout ce que l'on aperçoit, c'est que si certaines parties remontent au IIe et peut-être au Ier siècle chrétien, son importance à cette date était minime... Pour ce qui est du contenu de ces écrits, si l'on y rencontre dans le détail beaucoup de points de contact avec le christianisme primitif, l'impression dominante n'en est pas moins celle d'une complète diversité. Un grand nombre de données hermétiques sont, d'autre part, sans parallèle aucun dans le christianisme primitif. » (Cité par *Rev. des Sciences philos. et théol.*, janv.-avril 1920, p. 265, 266. Cf. aussi dans le même sens Venard, *R. C. F.*, sept. 1920, p. 187 ; *R. P. A.*, t. XVI, p. 177 ; Jacquier, *op. cit.*, col. 993).

[2] Comment pourrait-il en être autrement quand on voit, par exemple, M. Loisy tirer ses conclusions de prémisses aussi floues ? A propos du culte de Cybèle et d'Attis : « L'évolution de l'ancien culte de Pessinonte en économie de salut *devait* être réalisée, *dans la mesure où elle s'est accomplie*, avant le commencement de l'ère chrétienne ». *(R. d'Hist. et de Litt. Relig.*, 1913, p. 326). A propos de l'Orphisme (on donne ce nom à la doctrine à tendances philosophiques qui s'est constituée autour du culte dionysiaque) : « La tradition particulière de l'orphisme ne donne point naissance à une secte organisée ; ...une littérature spéciale en perpétua l'influence. Cette influence, *qui a été considérable*, est *difficile à reconnaître* et à mesurer dans le détail et elle *paraît* s'être exercée de *diverses* manières. » *(Ibid.*, p. 154).

[3] Cf. Lagrange, *Le Sens du Christianisme*, p. 277.

[4] Cf. Jacquier, col. 973.

[1] Cf. Jacquier, col. 972-980 ; Venard, *R. C. F.* octob. 1920, p. 284 ; Lagrange, *Le Sens du Christianisme*, p. 287-288.

[2] Cf. *R. B.* 1919, p. 184.

[3] Cf. Lagrange, *Mélanges d'histoire relig.*, p. 100.

[4] Cf. Lagrange, *R. B.* 1919, p. 163, 210 ; Brillant, *Les mystères d'Eleusis*, dans le *Correspondant*, 10 janv. 1920, p. 45, 46.

[5] Cf. *Rev. d'Hist. et de Litt. relig.*, 1913, p. 325, 326.

[6] Cf. *R. B.* 1919, p. 470-480.

[7] Cf. *R. B.* juillet 1920, p. 423-442. Voici sa conclusion en ce qui concerne Dionysos-Orphée (p. 435) : « Cette religion à mystères... contient, sans doute, un dieu auquel ses fidèles demandent le salut de l'âme, mais c'est le trait commun de toutes les religions du temps, y compris le judaïsme, qui seul ajoutait au salut de l'âme la résurrection des corps. Mais le sauveur divin, Dionysos, n'est pas le révélateur du mystère, qui est Orphée ; la passion de Dionysos n'est pas le principe du salut, mais le crime originel ; le dieu n'est pas ressuscité et ses adeptes n'ont que faire de la résurrection. Nous n'avons aucune raison de croire que les rites, assurément pleins d'efficacité, aient eu pour but autre chose que de purger l'âme des souillures que lui inflige le corps ou qu'elle a encourues elle-même. Quant à l'union du fidèle à son dieu,

voir dans le culte de Mithra un dieu souffrant et immolé, il faudrait supposer que le dieu s'identifie avec le taureau qui lui est offert en sacrifice, et même alors nous n'aurions pas la résurrection, puisque le taureau ne ressuscite pas. Pour regarder dans les mystères d'Eleusis la passion de Demeter comme un événement salutaire au monde, qu'il importe de recommencer pour assurer le salut des initiés, il faut transporter dans ces mystères une idée chrétienne [1]. Dans les mystères de Dionysos et d'Attis, du moins dans leur forme ancienne, la seule qui nous intéresse, on ne trouve pas davantage l'idée d'un dieu sauveur et ressuscité. Le texte le plus clair que l'on ait pour voir en Attis un dieu mort et ressuscité, dont la passion donne la vie, dont la résurrection est un gage de salut, vient d'un auteur chrétien, de Firmicus Maternus, et il est du IVe siècle !!! [2]. On voit par là ce qu'il convient de penser de la valeur critique des comparaisons que M. Loisy se permet de faire entre Jésus-Christ et les dieux prétendus sauveurs des religions de mystères, ou M. S. Reinach entre les mystères de Mithra et le christianisme [3].

c) Restent les rites d'initiation et les repas sacrés d'où seraient venus, dit-on, notre Baptême et notre Eucharistie.

Notons d'abord que les lustrations, dans les mystères d'Eleusis et d'Isis, étaient préparatoires à l'initiation; elles la précédaient, elles n'en faisaient pas partie; qu'ensuite, elles ne procuraient pas l'union avec la divinité; qu'enfin le fameux taurobole était tout d'abord, dans les mystères d'Attis, un sacrifice expiatoire. Ce ne fut que plus tard, au IVe siècle, qu'il devint ce baptême sanglant, qui faisait songer, dit Cumont, à quelque orgie de cannibales. L'idée de renaissance s'y introduisit alors, mais ce fut sans doute sous l'influence du christianisme [1]. Il en fut de même dans les mystères d'Eleusis [2], à moins que ce ne soit Tertullien (*De Baptismo,* v) qui leur ait gratuitement prêté le concept chrétien.

On ne trouve pas davantage, dans la généralité des mystères, l'idée d'une communion avec la divinité obtenue par la participation à un repas sacré ou par la manducation d'une victime offerte en sacrifice. Seuls les fidèles de Dionysos dépeçaient la victime représentant le dieu et en mangeaient la chair crue. Ceux de Mithra ne faisaient pas subir pareil sort à leur taureau. M. Loisy abuse beaucoup d'un passage de S. Justin où il est dit que les adorateurs de Mithra mangeaient dans des repas sacrés le pain et le vin par imitation démoniaque de la Cène chrétienne [3]. Si les mêmes substances figuraient dans le repas, rien ne prouve que les fervents de Mithra croyaient communier ainsi à la substance de leur dieu. Il y avait aussi des rites alimentaires dans les mystères d'Eleusis et de Cybèle; mais on ignore en quoi consistait le « cyceon » des initiés d'Eleusis [4] et ce que contenaient le tambourin et la cymbale des adeptes de Cybèle [5]. Pour M. Loisy, qui veut partout retrouver la Cène, c'était évidemment du pain et du vin [6]. Le P. Lagrange croit que c'était plutôt des herbes et du lait [7]. Quoi qu'il en soit, rien ne prouve que l'initié prenait ces aliments comme une substance divine. Enfin, signalons pour terminer, avec M. Jacquier, que ces rites alimentaires étaient à Eleusis préliminaires à l'initiation. On n'attendait donc pas d'eux l'union avec la divinité.

On voit maintenant ce qu'il reste des prétendues idées et pratiques communes des religions de mystères sur lesquelles on s'appuie avec tant de confiance pour en faire dériver les idées et les pratiques chrétiennes [8].

Et même quand les mystères païens, à une époque tardive, et le christianisme emploient les mêmes termes ou se servent des mêmes rites, quelle signification profondément différente revêtent, en raison de l'esprit qui les inspire, et ces termes et ces rites ! L'immortalité, pour l'initié, c'est la continuation de la vie présente; pour le chrétien, c'est la participation à la vie divine; — la passion, pour le dieu du mystère, si passion il y

elle était de règle dans toute religion; ici elle se produisait par une sorte de transport irrationnel, mais elle était supposée avant le rite du dépècement qui n'avait rien de commun avec une théophagie. S'il y avait union dans un rite, c'était plutôt par la hiérogamie.

« Est-ce à dire que l'Orphisme n'avait rien de commun avec le Christianisme et qu'il ait été sans influence sur lui ? Il avait surtout en commun la mort d'un dieu, qui permettait de faire accepter aux païens l'idée d'une passion divine, le dogme d'un péché originel, les pratiques d'ascétisme pour délivrer l'âme. Aussi les Pères, depuis Clément, ont-ils vu dans Orphée une sorte de prophète païen, disciple de Moïse, précurseur du Christ, et dans les catacombes on a représenté le Christ sous ses traits. »

[1] Cf. *R. B.* 1919, p. 213.

[2] Cf. Cumont, *Attis* dans l'*Encyclopédie* de Pauly-Wissowa, col. 2249, cité dans *R. B.* 1919, p. 433. — Sur Firmicus Maternus, cf. *R. B.* 1919, p. 447-450. — Sur le dieu prétendu mort et ressuscité des mystères païens, lire Lagrange, *Le Sens du Christianisme,* p. 289-296. Pour affirmer aussi facilement cette croyance des Grecs à des dieux ressuscités, il faut avoir oublié leur répugnance à admettre l'idée de résurrection : cf. Act. XVII, 32.

[3] « Jésus-Christ fut un dieu sauveur d'après la façon d'un Osiris, un Attis, un Mithra. Comme eux, il appartenait, par son origine, au monde céleste; comme eux, il est apparu sur la terre; comme eux, il a accompli une œuvre de rédemption universelle, efficace et typique; comme Adonis, Osiris et Attis, il est mort d'une mort violente et, comme eux, il a été rappelé à la vie; comme eux, il a préfiguré dans sa destinée celle des êtres humains qui prendraient part à son culte et commémoreraient sa mystique aventure; comme eux, il a prédestiné, préparé et assuré le salut de ceux qui deviennent participants de sa passion. » (*The Hibbert Journal* 1911, t. x, p. 51. Nos lecteurs voudront bien nous pardonner de leur avoir mis sous les yeux, pour leur indiquer où l'on peut en venir, cette triste citation que nous avons empruntée à M. Jacquier, col. 1001).

« Les analogies avec le christianisme peuvent se résumer ainsi : Mithra est le médiateur entre Dieu et l'homme; il assure le salut des hommes par un sacrifice; son culte comporte le baptême, la communion, des jeûnes, etc. » (S. Reinach, *Orpheus,* p. 102).

[1] Cf. *R. B.* 1919, p. 454-470.

[2] *Ibid.*, p. 185.

[3] « Les mauvais démons ont imité cette institution dans les mystères de Mithra; on présente du pain et une coupe d'eau dans les cérémonies de l'initiation et on prononce certaines formules que vous savez ou que vous pouvez savoir. » (I Apol., LXVI). Cf. aussi Tertullien, *De Præscr.*, XL. — Loisy, *Mithra* dans *Rev. d'Hist. et de Litt. relig.*, 1913, p. 534-538. — Lagrange, *Mélanges d'hist. relig.*, p. 108-111.

[4] « J'ai jeûné, j'ai bu le cyceon, j'ai pris dans la boîte et, après usage, j'ai déposé dans la corbeille, puis de la corbeille dans la boîte. » (Clément d'Alex., *Protrept.*, II, 21). Cf. *R. B.* 1919, p. 206-207.

[5] « De tympano manducavi, de cymbalo bibi et religionis secreta perdidici. » (Firmicus Maternus, *De errore profanarum religionum,* XVIII. Cf. aussi Clém. d'Alex., *Protrept.*, II, 15).

[6] Cf. *Cybèle et Attis,* dans *Rev. d'Hist. et de Litt. relig.*, 1913, p. 314-318.

[7] Cf. *R. B.* 1919, p. 450-453.

[8] Cf. Jacquier, col. 1008-1010; — Venard, *R. C. F.* octob. 1920, p. 284-293; — Brillant, *Correspondant* 10 janv. 1920, p. 49, 50.

a, est une mort subie ; pour Jésus, c'est un sacrifice volontairement accepté ; — par le rite d'initiation, le fidèle du mystère meurt par anticipation à la vie périssable ; le néophyte meurt au péché [1] ; — dans la communion des sacrifices païens, si communion il y a, les fidèles des dieux mythologiques participent simplement à une énergie vitale, qu'elle s'appelle génération ou végétation, tandis que dans et par l'Eucharistie le chrétien reçoit son Dieu réellement et substantiellement présent sous les espèces eucharistiques avec son corps, son sang, son âme et sa divinité [2].

d) — Preuves positives qui montrent que, de fait, *cette influence, partout où elle a été signalée, ne mérite pas d'être prise en considération*

Ces preuves positives, où les affirmations de Reitzenstein furent surtout prises à parti, ont été abondamment fournies dans des discussions détaillées et précises soit par M. Mangenot, soit par M. Jacquier. Les reproduire ici serait parfaitement inutile ; mieux vaut y renvoyer ceux de nos lecteurs pour lesquels la question pourrait présenter quelque intérêt. Nous nous bornerons donc à indiquer les chefs d'accusation et à énoncer en quelques mots la réponse.

Ces chefs d'accusation sont de trois sortes : S. Paul serait redevable aux mystères païens d'emprunts doctrinaux, d'emprunts verbaux, d'emprunts rituels.

A) *Emprunts doctrinaux.* — S. Paul, dans la manière dont il revendique l'autonomie et l'indépendance de son apostolat et de son Evangile, se comporterait comme les adeptes des mystères qui prétendaient tenir tout de leur dieu, et il traiterait les partis de Corinthe comme les docteurs païens traitaient les novices et les non-initiés. C'est ainsi qu'il parle d'homme spirituel, parfait, charnel. Le spirituel, c'était l'initié au mystère chrétien ! — On trouvera dans Mangenot une discussion approfondie de cette thèse, que l'on voudrait prouver à l'aide de textes empruntés aux deux épîtres aux Corinthiens et à l'épître aux Galates [3]. La conclusion qui se dégage de l'étude du savant professeur, c'est que les affirmations de Reitzenstein, nullement prouvées, reposent sur de fausses analogies fondées le plus souvent sur une connaissance imparfaite de la doctrine et de la langue de S. Paul.

Le même auteur prétend également que S. Paul aurait emprunté à la mystique hellénistique trois idées : celle de la γνῶσις entendue comme vision directe de Dieu ; celle du πνεῦμα ou de l'Esprit ; celle enfin du corps pneumatique des hommes ressuscités. — Or 1° le mot γνῶσις ne désigne pas dans S. Paul cette vision de Dieu face à face qui

[1] L'idée de purification tient une grande place dans le culte éleusinien et les pratiques purificatrices y sont nombreuses et compliquées. Mais les souillures à enlever, fait remarquer M. Brillant, ne sont nullement des « péchés » au sens chrétien du mot ; ce ne sont point des impuretés morales, mais des impuretés toutes matérielles et magiques. (Cf. *Correspondant* 10 janv. 1920, p. 34).

[2] Cf. *La Nouvelle Journée,* 1er mai 1920, p. 461.

[3] Cf. *R. P. A.,* t. XVI, 1913, p. 241-257 et 339-355 ; et Jacquier, col. 984, 985.

nous est réservée au ciel ; il désigne la connaissance surnaturelle de Dieu, de ses mystères, des vérités qu'il a bien voulu révéler aux hommes [1]. — 2° Dans S. Paul, le mot πνεῦμα revêt trois sens : il désigne ou bien le principe pensant de l'homme, ou bien l'activité de l'Esprit-Saint dans la création et dans l'âme humaine, ou enfin la personne même de l'Esprit-Saint. Or, pour l'emploi du mot πνεῦμα, il n'y a nullement identité entre S. Paul et les mystères et il n'en saurait être autrement puisque sa doctrine du πνεῦμα a une origine hébraïque et évangélique [2]. — 3° Enfin, toute la théorie du corps pneumatique que Reitzenstein veut prêter à S. Paul a le tort d'être tirée de la littérature hermétique qui, nous l'avons vu, lui est certainement postérieure [3].

En résumé, chez S. Paul qui parlait, après tout, la langue de son temps et dans les mystères païens, nous trouvons parfois usités les mêmes termes ; mais, comme suffisent amplement à le prouver ces trois exemples, les termes seuls sont communs ; les idées exprimées de part et d'autre sont totalement différentes, et si S. Paul « a connu les mystères païens, il ne leur a rien emprunté et il n'a pas altéré le Christianisme primitif en l'enrichissant de doctrines païennes [4]. »

B) *Emprunts verbaux.* — S. Paul serait redevable à la mystique païenne des termes suivants qui sont, dit-on, absolument techniques dans les mystères païens : ψυχικός et πνευματικός ; γνῶσις et ἀγνωσία ; φωτιζειν et δόξα ; μορφοῦσθαι et μεταμορφοῦσθαι ; σώζεσθαι et σωτηρία, et il lui devrait aussi le sens spécial qu'il a donné aux mots νοῦς et χάρισμα.

Or, même si les mots cités ci-dessus étaient exclusivement mystiques, cela ne prouverait nullement l'emprunt des idées. S. Paul aurait très bien pu, nous l'avons déjà dit, énoncer en termes mystiques des idées chrétiennes, parce que ces termes étaient seuls capables de rendre les idées dont il était l'apôtre. D'ailleurs, il s'en faut de beaucoup que ces termes soient d'un emploi exclusif à cette époque dans la langue des mystères. Que l'on consulte sur ce point Deissmann, *Licht vom Ostem,* Tubingue 1908, p. 265, note 11, et p. 277, note 6.

D'autres termes, moins caractéristiques, seraient communs à S. Paul et à la littérature mystique. Mais on verra que l'Apôtre pouvait se dire « prisonnier de Jésus-Christ, » en raison de sa situation du moment, sans songer nullement à l'initié prisonnier volontaire de son dieu ; — qu'il pouvait parler d' « armes de lumière » et décrire la panoplie divine (Eph. VI, 11, 12) pour combattre les puissances du mal, en se contentant de regarder le légionnaire romain qu'il n'avait que trop constamment sous les yeux, sans qu'il lui soit nécessaire pour cela de connaître la milice des mystères

[1] Cf. Mangenot, *R. C. F.,* t. LXXIV, p. 6-20 ; — Jacquier, col. 993-995.

[2] Cf. Mangenot, *R. C. F.,* t. LXXIV, p. 20-32 ; — Jacquier, col. 986-992 ; — Lagrange, *Le Sens du Christianisme,* p. 275-280 contre Bousset, et aussi *Ami* 6-13 janv. 1921, p. 9-11.

[3] Cf. Mangenot, *ibid.,* p. 257-289, et Jacquier, col. 996, 997.

[4] Conclusion de M. Mangenot, *ibid.,* p. 289.

païens ; — qu'il pouvait parler de culte spirituel en songeant à l'A. T. ; — donner à ses néophytes « le lait de la doctrine » qui leur convenait alors, sans vouloir par là introduire en eux la divinité ; — qu'enfin, en dehors des termes « appeler » et « destiner, » la prédestination et la justification, si tant est que l'on puisse employer ces expressions à propos des mystères païens, offrent beaucoup plus de divergences de doctrine que d'analogies. Les païens n'ont jamais eu l'idée d'un Dieu sanctifiant ! [1]

Reitzenstein a donc été dupe de certaines ressemblances verbales.

C) *Emprunts rituels.* — Il s'agit, nous le savons, du Baptême et de l'Eucharistie et de leur interprétation par S. Paul. Nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs à Jacquier, col. 1004-1010, et à Lagrange, *Le Sens du Christianisme,* p. 280-286 et 296-305.

Conclusion

Parvenu au terme de cette longue enquête, nous constatons, une fois de plus, que le christianisme a gardé dans ses origines, comme au cours de son histoire, sa divine originalité. Evidemment, les idées répandues par les mystères païens ont pu, en certains milieux, faciliter l'adhésion à la foi nouvelle de ces pauvres âmes éperdument éprises d'intimité avec les dieux et rêvant d'immortalité bienheureuse. Pour satisfaire leurs aspirations, pour les réaliser éminemment, le christianisme n'avait qu'à se présenter à elles tel qu'il était, tel que l'avait fondé le Fils de Dieu lui-même venant parler aux hommes après les Prophètes de l'A. T. (Héb. I, 1).

Et si M. Loisy et les critiques dont il suit trop volontiers les errements, ne se livraient pas à un découpage arbitraire des textes de nos Saints Evangiles d'où résulte une minimisation de l'œuvre de Jésus, ils n'en seraient pas réduits, pour combler le fossé qu'ils ont eux-mêmes creusé entre S. Paul et lui, à recourir aux mystères païens.

§ 2. — *Comptes rendus bibliographiques*

J. Vandervorst, **Israël et l'Ancien Orient**, avec préface du cardinal Mercier. — Un vol. in-8° de XVI-424 p. Planches, illustrations et carte hors texte. Bruxelles, Albert Dewit, 1915.

Le volume de M. l'abbé Vandervorst, ancien élève de l'Ecole Biblique de Jérusalem et professeur au Grand Séminaire de Malines, sera très utile au clergé qui s'adonne aux études bibliques mais qui n'a ni l'accès facile aux grandes bibliothèques, ni le loisir de consulter les sources ; il sera également précieux aux gens du monde qu'intéresse chaque jour davantage le problème religieux. Pour notre part, nous souhaitons à cet ouvrage, excellent dans son ensemble, de franchir rapidement les frontières de la loyale Belgique pour se répandre dans nos milieux français.

Son titre *Israël et l'Ancien Orient* constitue à lui seul tout un programme. M. Vandervorst essaie de replacer la Bible dans son cadre géographique et historique pour aider à la mieux comprendre.

Ce serait, en effet, une grave erreur de considérer le peuple juif comme un peuple isolé, séparé du reste du monde, vivant en Canaan comme dans une tour d'ivoire, fermé à toute influence extérieure et s'interdisant toute immixtion dans les conseils des Princes.

Autour de lui, se disputant tour à tour son territoire et ses dépouilles, gravitèrent les empires les plus célèbres de l'antiquité : les empires babylonien, élamite, assyrien, égyptien, syrien, néo-babylonien, et s'agitèrent les petits états de Canaan : la Phénicie, la Philistie, Edom, Moab, Ammon.

Sans doute, si les rois des Hébreux étaient restés fidèles à l'esprit et à la lettre de la charte qui avait institué la royauté, ils auraient dû ne voir en eux-mêmes que des représentants, des lieutenants de Yahweh ; à l'heure du danger, ils auraient dû ne mettre qu'en Lui toute leur confiance et attendre de Lui seul le salut de l'Etat. Mais nous savons que cette charte se trouva violemment déchirée aussitôt après la mort de Salomon, par la constitution, sous le nom de royaume d'Israël, d'un Etat schismatique englobant la majeure partie des tribus (10 sur 12). Comment pouvait-on espérer de cette royauté, née dans la rébellion, le respect de la souveraineté incontestée de Yahweh sur son peuple ? Quant au petit royaume de Juda, réduit à deux tribus et à un territoire restreint, il aurait vraiment fallu qu' il eût toujours à sa tête des rois aussi pieux et aussi saints que David pour s'en remettre constamment à Dieu seul du soin d'assurer son indépendance. Malheureusement, cette faveur ne lui fut pas accordée et Athalie, Manassé, Amon, pour ne citer que les plus fameux, furent des impies au premier chef. Dans ces conditions, ne soyons pas surpris si, pour lutter contre le royaume d'Israël numériquement plus fort, les rois de Juda voulurent nouer des alliances et placer leur trône tantôt sous la protection puissante de l'Assyrie et de l'Egypte ou sous le bienveillant appui de leurs voisins immédiats, tantôt sous les auspices d'une vassalité fidèlement gardée vis-à-vis de l'Egypte ou de l'Assyrie et de la Babylonie. C'est ainsi qu'on vit, au cours des siècles, Asa (914-870) s'allier avec Benhadad de Syrie contre le roi d'Israël Baësha ; Achaz (734-727) appeler à son aide le roi d'Assyrie Téglath Phalasar contre les royaumes de Samarie et de Damas ; Ezéchias (727-698) se coaliser avec l'Egypte, la Chaldée et les autres Etats de Canaan contre Sargon et Sennachérib ; Josias enfin périr, en 608, à Mageddo pour avoir voulu, en bon et fidèle vassal de Babylone, s'opposer à l'armée du Pharaon Néchao II. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, alors même que les rois de Juda auraient voulu suivre docilement les conseils des prophètes, d'un Isaïe ou d'un Jérémie, pour rejeter tout compromis avec les nations, il leur était parfois très difficile d'imposer à leurs peuples et à leurs conseillers une stricte neutralité. Leur position géographique leur donnait pour habitat un pays que se disputaient tour à tour les empires assyro-babylonien et égyptien, et ils ne pouvaient espérer vivre en paix et prospérer économiquement qu'à la faveur du déclin momentané de l'Egypte et de l'Assyrie ou de la faiblesse commune de tous les Etats de Canaan. Aux luttes fratricides qu'ils avaient à soutenir trop souvent contre le royaume du Nord, ils devaient donc ajouter celles que semblait exiger la conservation de leur indépendance nationale. C'est ainsi que nous les voyons aux prises avec l'Assyrie contre Sennachérib sous Ezéchias, plus tard avec la Babylonie contre Nabuchodonosor sous Joachim (608-597) et Sédécias (597-586), avec l'Egypte contre Schescheng sous Roboam (933), avec le royaume de Damas contre Hazaël sous Ochozias (844) et sous Joas (837-800), et parfois aussi avec la Philistie, Moab, Edom. Il arrivait, d'ailleurs, qu'en certaines circonstances l'entrée dans une coalition était presque pour eux une nécessité. Quand les peuples de Canaan s'unissaient tous, d'ordinaire avec l'appui de l'Egypte, pour enrayer dans l'Asie occidentale la marche envahissante de Ninive ou de Babylone, il était impossible à Juda de s'abstenir sans être

[1] Cf. Mangenot, *R. C. F.,* t. LXXV, p. 129-161, et Jacquier, col. 983-985, 997.

aussitôt considéré comme un traître et sans s'exposer aux plus cruelles représailles de la part des coalisés, avant même que le monarque ninivite ait eu le temps de parvenir jusqu'à lui pour le mettre à l'abri d'un coup de main. On le vit bien lors de la guerre éphraïmitico-syrienne (735-732) déchaînée contre Joatham et Achaz en raison de leur refus d'entrer dans la coalition formée par Rasin de Damas et Phacée d'Israël contre Téglath Phalasar III.

Tous ces faits, que nous n'avons rappelés que dans leurs grandes lignes, montrent clairement qu'Israël fut plus mêlé qu'on ne le suppose d'ordinaire à la vie générale du monde asiatique. Il y avait alors dans cette contrée, comme il y a eu dans notre monde européen si ébranlé par la guerre, des questions d'alliance pour assurer un équilibre asiatique. Les peuples s'associaient, sous le coup du danger, pour protéger leur indépendance trop souvent compromise par les appétits insatiables des monarques de Ninive, de Babylone ou d'Egypte. On ne connaissait pas alors le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes !

Les lecteurs de l'*Ami* qui se procureront le livre de M. Vandervorst y pourront suivre toutes les péripéties de l'histoire d'Israël lors de ses origines, durant la période de la royauté que nous avons surtout envisagée jusqu'ici, et aussi durant la période persane, l'époque des Ptolémées et des Séleucides, l'ère machabéenne et la domination romaine. Son récit ne s'achève qu'avec l'échec définitif de reconstruction nationale tenté par Barkokéba en 135 ap. J.-C. Ils auront dans le distingué professeur de Malines un guide averti, auquel la connaissance personnelle des sites géographiques et des milieux palestiniens permet de se mouvoir avec aisance dans l'exposé d'une histoire souvent compliquée. Si nous avions un souhait à formuler pour les éditions postérieures, ce serait celui de voir l'auteur traiter moins sommairement les origines du peuple juif et les premiers temps de la royauté. 74 pages seulement sont consacrées à l'histoire d'Israël jusqu'à la chute de Samarie. On avouera que c'est peu, trop peu même ! Cette sobriété, nous le savons, a été voulue. M. Vandervorst a préféré être bref là où les auteurs bibliques avaient développé leurs récits, pour s'étendre davantage là où leurs indications étaient trop sommaires. Il est à craindre, toutefois, que les pages qui retracent les origines des Hébreux, les migrations cananéenne et araméenne, celle d'Abraham, l'époque patriarcale, le séjour en Egypte, l'exode, la conquête de Canaan, la période des Juges, les débuts de la royauté, bien que minutieusement exactes pour un lecteur averti, ne soient trop arides pour un profane, sinon même, à certains moments, énigmatiques. L'auteur devrait donc avoir la charité de rendre plus accessibles à l'ensemble de ses lecteurs les deux premières périodes de son livre.

Nous formulons d'autant plus audacieusement ce souhait que nous ne connaissons pas, en France, dans la littérature biblique catholique d'ouvrage semblable et si bien au courant des dernières conclusions préconisées par les historiens et exégètes les plus en vue. Qu'il s'agisse de l'exode dont la date est fixée « comme plus probable » sous Menephtah (1300-1250), de Sennachérib dont l'intervention en Palestine aurait été double en 701 et vers 690 (avec Dhorme et Winckler contre Maspéro, van Hoonacker et Condamin), des problèmes de chronologie de l'A. T. éclairés par des données certaines de la chronologie assyro-babylonienne, des diverses prises de Jérusalem et des différentes déportations en 603, 597, 586, 581, de la restauration juive après l'exil de Babylone par Zorobabel (identifié avec Scheschbasar), Néhémie, Esdras, ou enfin des recensements en Judée, en particulier de ceux de Quirinius, on trouve toujours en M. Vandervorst un écrivain averti qui connaît les difficultés, ne craint pas, à l'occasion, de les signaler et qui essaie de les résoudre avec une parfaite loyauté en utilisant les documents et sans solliciter les textes. C'est, à notre avis, la meilleure façon, la seule même, de faire de l'apologétique. La Bible pour être défendue n'a besoin que de la vérité.

Ici et là certaines expressions ont un goût de terroir auquel n'est pas habitué le lecteur français : v. g. Flave Josèphe, septante ans, etc. Elles sont d'ailleurs peu nombreuses et n'offrent aucune difficulté d'interprétation.

En ce qui concerne l'origine du Deutéronome (p. 125), il nous semble que l'auteur devrait se séparer de Lucien Gautier. La Commission Biblique admet évidemment (27 juin 1906, 4°) des « *additamenta post Moysi mortem vel ab auctore inspirato apposita, vel glossas et explicationes textui interjectas* » ; mais elle ne les admet qu'autant que ces *additamenta* ne sont pas de nature à mettre en péril l'authenticité mosaïque du Pentateuque et son intégrité substantielle. (Cf. *Ami* 1919, p. 1033). Or cette authenticité mosaïque et cette intégrité substantielle sont absolument inconciliables avec l'origine du Deutéronome telle qu'elle est exposée dans le texte cité de Lucien Gautier. Toutefois, il est bon de signaler, pour éviter d'être injuste, que M. Vandervorst a publié son livre en 1915, à une époque où des exégètes catholiques de valeur croyaient, en toute bonne foi, pouvoir se permettre vis-à-vis du décret de la C. B. certaines libertés d'interprétation qu'ils n'oseraient plus prendre depuis la décision du Saint-Office du 23 avril 1920. (Cf. *Ami* 17-24 juin 1920, p. 350).

* * *

KIRCH CONRADUS, S. J. **Enchiridion fontium historiæ ecclesiasticæ antiquæ.** Editio secunda et tertia aucta et emendata. In-8 de XXXI-624 p. Freiburgi Brisgoviæ, Herder, 1914.

L'*Enchiridion* du R. P. Kirch en est déjà à sa 3e édition. Une table à la fin du vol. permet à ceux qui ont les éditions précédentes de se retrouver dans les textes cités, malgré les additions qui ont imposé une numérotation différente.

Nous laissons aux historiens le soin de montrer le profit qu'élèves et maîtres peuvent retirer de tout l'ensemble d'un tel recueil. Nous nous bornerons à noter ici le secours que peuvent en attendre les étudiants en Ecriture Sainte. Nul n'ignore la place qu'occupe l'argument de tradition dans la solution des problèmes bibliques. Le P. Fonck, nous le savons, à la demande de la C. B., prépare un *Corpus* des documents ecclésiastiques concernant la Bible et où seront groupés : textes des Pères, définitions des conciles, directions pontificales, décisions de la C. B., et nous souhaitons ardemment que ce volume si nécessaire paraisse prochainement.

En attendant, les élèves de nos Grands Séminaires auront grand intérêt à utiliser, à côté de l'*Enchiridion* de Denzinger ou du *Thesaurus* de Cavallera, l'*Enchiridion* de Kirch. Ils y trouveront d'abondants renseignements. Là sont groupés les textes de Josèphe concernant S. Jean-Baptiste, Notre-Seigneur et S. Jacques, ceux de Tacite concernant le Christ, de Suétone visant la persécution sous Claude « impulsore Chresto ». Sur le séjour de S. Pierre et de S. Paul à Rome et sur leur martyre, une simple énumération des témoignages réunis suffirait à en montrer la richesse. — A cette nouvelle édition on a eu l'heureuse idée de joindre tous les passages des Pères concernant les Evangiles : textes de Papias sur S. Jean et les Presbytres, sur les Evangiles de S. Marc et de S. Luc ; textes de S. Irénée sur les quatre évangiles, sur les évangélistes et leurs symboles, sur l'attitude des hérétiques vis-à-vis des évangiles canoniques ; textes de Clément d'Alexandrie sur S. Marc et sur S. Luc ; textes d'Origène, d'Eusèbe etc. On a également reproduit dans son entier le canon de Muratori d'après la recension de Lietzmann (1902), et les règles de S. Vincent de Lérins sur l'interprétation de la Sainte Ecriture.

Les textes grecs et latins sont donnés d'après les meilleures éditions parues jusqu'à ce jour et, quand il y a lieu, toujours d'après les *Corpus* de Berlin ou de

Vienne, avec indication de la pagination correspondante dans la *P. G.* ou la *P. L.* de Migne. Au bas des pages est jointe pour les textes grecs la traduction latine.

Tous les textes contenus dans l'*Enchiridion* de Kirch ne concernent que l'ancienne littérature chrétienne, soit les huit premiers siècles [1].

§ 3. — *Informations bibliques*

I. Institut Biblique de Rome. — L'an passé, l'Institut Biblique de Rome a fondé la revue *Biblica,* qui vient de commencer avec son 1[er] fascicule de 1921 sa seconde année d'existence. (Abonnement : Italie 24 lire, Etranger 26 fr.). — La même année a été créée une revue réservée aux assyriologues, *Orientalia* (abonnement : Italie 12 lire, Etranger 12 fr.), sous la direction du P. Deimel dont la compétence est reconnue de tous.

Au moment où nous achevons ce Bulletin, nous recevons le premier fascicule d'une autre Revue biblique due toujours à l'initiative de l'Institut Pontifical. Il nous est très agréable de la faire connaître, sans tarder, à nos lecteurs. Elle a pour titre : *Verbum Domini.* Son but est d'expliquer, en un commentaire très simple, exégétique, théologique ou ascétique, les textes de la Sainte Ecriture. C'est dire qu'elle s'adresse à la généralité du clergé, auquel elle servira de guide pour l'intelligence des passages difficiles ou l'explication correcte de textes trop souvent mal interprétés. Voici le sommaire du 1[er] n°: «Lectoribus. Multiplex usus scientiæ Scripturarum. Liber sacerdotalis. Christus tentatur in deserto. Perfectio spiritualis secundum S. Paulum. *Miserere.* Pastor et grex in Palestina. *Ego... merces tua magna nimis. Diliges amicum tuum sicut teipsum.* Ja'el, uxor Heber Cinæi. Varia. » Ont collaboré à ce fascicule les PP. Pous, Fonck, Bover, Zorell, Power, Fernandez, van Asseldonk. (Abonnement : Italie 18 lire, Etranger 20 fr.) [2].

II. Ecole Biblique de Jérusalem. — Notre Ecole Biblique vient de recevoir la juste récompense de plus de 25 ans de travail consciencieux et acharné. Elle devient, à la demande de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (15 octob. 1920), l'*Ecole archéologique française.* Les motifs qui appuient cette décision sont des plus flatteurs pour la science catholique : « Par son organisation, par sa situation scientifique et son autorité, l'Ecole Biblique de St-Etienne, dit-on, est toute désignée pour constituer l'Ecole archéologique française de Jérusalem. » Le P. Lagrange, correspondant de l'Institut, est chargé d'assurer à la France, dans l'étude des antiquités palestiniennes, la part qui lui revient, en accord scientifique avec les Ecoles anglaise et américaine.

[1] L'abondance des matières à traiter nous a contraint, bien malgré nous, à retarder l'apparition de certains comptes rendus que nous aurions désiré publier plus tôt. Nous prions les auteurs de vouloir bien nous en excuser. Nous espérons les dédommager dans un prochain Bulletin.

[2] Pour toutes ces Revues, s'adresser au Pontificio Istituto Biblico, Piazza della Pilotta, 35, Roma I.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Conseils aux jeunes gens de France après la Victoire, par F. Jamin. In-12 de 266 p., 7 f. Perrin. — **Le Gouvernement de soi-même.** *III[e] Série,* par A. Eymieu. In-12 de 330 p., 7 f. Perrin. — **La Vie catholique.** *I[re] Série,* par A. Sertillanges. In-12 de 297 p., 8 f., *franco* 8 f. 75. Gabalda. — **La Messe directoire de vie chrétienne,** par H. Schmitt. In-16 de xxi-316 p., 7 f. Bloud.

I. — Le P. Jamin, S. J., a été, pendant la guerre, aumônier militaire. Il a parlé beaucoup à ses soldats, en public et en particulier. C'est le fruit de ces entretiens qu'il donne aujourd'hui ; et cette origine suffit à dire leur mérite, tout ce qu'ils ont d'empoignant et de pénétrant. C'est de morale surtout qu'il parle dans ce premier recueil. Il part du bon sens, il part de la connaissance de la nature humaine pour élever ses jeunes gens à l'idéal surnaturel chrétien. La majeure partie de ces pages traite des devoirs individuels : 1° le corps : mortification et hygiène, éducation des sens, sports, chasteté, — et 2° l'âme : culture de l'intelligence, de la volonté, du cœur et de ses inclinations, hiérarchie de nos affections. — Après cela, quelques pages rapides sur nos devoirs d'êtres sociaux : devoirs de famille, devoirs civiques, devoirs envers l'Eglise ; — et un chapitre final (p. 244-262) sur la souffrance et le problème du mal. — Excellent modèle du ton à prendre avec de grands jeunes gens.

II. — Le P. Eymieu, S. J., publie un III[e] volume de son *Gouvernement de soi-même.* Les deux premiers ont été, avant la guerre, un très grand succès de librairie. Ils étaient très techniques, ils nous introduisaient dans les plus inextricables complexités de la psychologie ; mais ils revêtaient tout cela d'une forme si aisée, si imagée, si passionnée aussi et si entraînante ! Et ils étaient si riches d'applications pratiques !... Le P. Eymieu intitule ce nouveau volume « *Dernière Série* » *:* dernière dans l'ordre logique, en ce sens qu'elle clôture ses études de psychologie pratique, mais elle laisse le champ ouvert à de nouvelles explorations préliminaires : l'exploration de l'âme humaine ne s'achèvera pas avant le jugement dernier.

Le P. Eymieu passe en revue successivement : 1° *la loi de la bête :* la tendance au plaisir ; le plaisir et l'homme ; contrecoup du plaisir sur l'organisme et sur chacune de nos facultés ; — 2° *la loi de l'homme :* la conscience et la société (enquêtes de Le Play, d'Aug. Comte, de Taine) ; la conscience et l'individu ; — 3° *la loi de la vie :* la vie dans la nature, la vie dans la surnature ; — 4° *la loi morale :* genèse de la morale, faite d'un commandement divin, appuyé sur les droits de Dieu, qui sont garantis eux-mêmes par le besoin de l'homme (excellent traité de la conscience) ; — 5° *le bien et le mal,* au triple point de vue philosophique, psychologique, théologique... Théologie, morale, psychologie, biologie, sont choses distinctes ; mais jamais on n'aura vu mieux qu'ici comment elles doivent s'accorder et se prêter un mutuel appui.

III. — *La vie catholique,* vingt-six chapitres qui, croyons-nous, ont été donnés d'abord en instructions. On y montre comment la vie divine, notre vie en J.-C., doit pénétrer et surnaturaliser toutes les manifestations, tous les aspects de la vie humaine, et non pas seulement la vie de prière proprement dite et la vie sacramentelle, mais la vie corporelle aussi, la vie familiale, la vie fraternelle, la vie amicale, la vie civique, la vie professionnelle, vie heureuse ou vie souffrante, vie opulente ou vie pauvre, vie charitable, vie apostolique, vies sacrifiées...

IV. — Il n'y a rien de plus grand en J.-C. que son Sacrifice ; et il n'y a rien de plus grand dans la vie chrétienne que la Messe. La Messe est notre tout. Nous devons trouver tout dans la Messe : — « Ma vie doit ressembler à une Messe, » telle est la pensée maîtresse développée tout le long de ce volume de M. Schmitt en une série de méditations qui nous mettent constamment sous les yeux le parallélisme entre le déroulement des cérémonies de la Messe et le processus des vertus qui stabilisent l'union de l'âme avec Dieu.

Le simple énoncé de cette idée générale dit à nos lecteurs quel trésor ils trouveront ici. La liturgie est la théologie du peuple. Il faut apprendre à notre peuple à l'entendre, — lui apprendre, et nous réapprendre à nous-mêmes à songer, quand on assiste à la Messe, qu'il est une autre messe qui se doit célébrer et dont la Messe de l'autel nous fournit l'exemplaire : à savoir, la messe de notre propre vie.

Manuel d'archéologie française. I. Architecture religieuse : 2e Partie : *Période française dite gothique, style flamboyant, Renaissance,* par C. Enlart. In-8 de 459-937 p., 230 illustrations, 25 f. Paris, Aug. Picard. — **L'Assomption.** IIIe volume, par J. Broussolle. Gr. in-8 de 325 p., illustré, 12 f. Paris, Téqui.

I. — Les Manuels de M. Enlart sont classiques. Ils sont familiers à quiconque veut se reconnaître dans notre art français d'autrefois. Ils sont le dernier mot de la science ; et ils sont la clarté même, une clarté chaude toujours, enthousiaste, gaie aussi et riche de détails ou de saillies qui savent amuser pour instruire mieux.

La Ire édition de son *Architecture religieuse* était en un volume. La nouvelle, très accrue, est en deux : le t. I a été annoncé ici en 1919, p. 1294-5 ; le t. II paraît aujourd'hui, et le sous-titre transcrit plus haut en dit l'objet. Ce sont pages d'histoire de l'art, mais pages aussi d'histoire générale, puisque, en ces heureux siècles du moyen âge, personne ne songeait encore à établir une cloison étanche entre beaux-arts et « art » du commun, entre artisans et artistes (se rappeler le beau livre de J. Maritain, *Art et Scolastique, Ami,* p. 154) : l'art était vraiment populaire, vraiment expression de la vie nationale.

II. — La IIIe année de *L'Assomption,* de M. Broussolle, vient de paraître en volume. Elle s'adresse aux fervents de Notre-Dame, mais aussi aux fervents de l'art. Il n'y avait pas non plus, autrefois, divorce entre l'art et la théologie. La liturgie est la théologie des simples (c.-à-d. de tous les chrétiens, puisque c'est à tous que la simplicité est imposée par la parole du Maître) ; et l'art de nos vieilles basiliques était vraiment chose liturgique. Une bonne part de ce IIIe volume (près de 150 pages) est consacrée aux Portails de Chartres, Portail Royal, Portail de la Vierge, Portail du Christ ; et la splendeur de l'illustration, non moins que la solide et pittoresque érudition de M. Broussolle, en feront le *vade mecum* de tous les pèlerins de N.-D. de Chartres. — De bonnes pages ensuite sur les verrières de l'Assomption à la cathédrale d'Evreux, sur quelques pèlerinages alsaciens (Saverne et N.-D. de Monswiller ; les plus anciennes traditions de l'Alsace religieuse : S. Materne, S. Amand). — Une très vivante discussion du réquisitoire de Launoy contre l'Assomption.

Aux jeunes filles chrétiennes. **Memento de vie spirituelle.** — Un vol. in-18 de 302 p., br. 4 f. ; rel. 5 fr. 75. — Avignon, Aubanel, 1920.

Rédigé dans l'esprit et peut-être par un disciple de M. le chanoine Beaudenom (l'auteur de la *Pratique progressive de la Confession et de la Direction),* cet opuscule se propose d'offrir à la jeune fille chrétienne un secours et une défense. Une 1re partie donne des « Notions fondamentales » sur la piété, la grâce, les vertus principales, les sacrements, les dévotions. De ces principes la seconde partie fait l' « application pratique à une règle de vie. » Ce qui nous semble caractériser cet opuscule et lui permettre de prendre une place honorable parmi les ouvrages du même genre, c'est 1° l'adaptation au public visé : on dit ce qu'il faut dire à des jeunes filles, avec instance ou discrétion, suivant les sujets traités ; 2° le souci d'une bonne formation doctrinale, qui, par elle-même et par les exercices pratiques qui s'en inspirent, contrebalance l'impulsivité et la sentimentalité qui rendent trop souvent stériles les bonnes volontés et les efforts sincères ; 3° la simplicité du style et du ton, qui ne vise pas à s'imposer de force à ces âmes généralement trop faciles à influencer, mais leur laisse la responsabilité de leurs réflexions et de leurs décisions. L'ouvrage se termine sur une liste de « quelques bons livres. » Appliqué sous la conduite d'un bon directeur, ce programme assurera les progrès en la vertu des jeunes filles chrétiennes qui s'inspireront de ses conseils et se nourriront de sa doctrine.

F.-X. Godts, C. SS. R. **La Corédemptrice.** — Un vol. in-18 de 174 p. — Bruxelles, Dewit, 1920.

« En souvenir de son jubilé de 60 années de profession religieuse, » le R. P. Godts publie un « essai de justification de ce beau titre de *Corédemptrice* donné à la mère de Dieu et des hommes. »

L'ouvrage se divise en trois parties. La première expose l'état de la question, encore actuellement controversée ; ce n'est pas que personne, parmi les catholiques, nie la doctrine, mais plusieurs théologiens (Bartmann, Pohle, Van Noort, cités par le P. G.) préfèreraient qu'on s'abstînt de cette appellation nouvelle ; l'auteur invoque en sa faveur l'autorité de l'immense majorité des théologiens, et certaines expressions tirées de documents émanés du Saint-Siège.

C'est dans la seconde partie que se trouve la démonstration véritable. Examinant sous ses divers aspects la Rédemption du Christ, le P. G. nous montre Marie « non pas seulement associée à son Fils, mais si intimement unie à lui dans l'œuvre de notre salut qu'elle semble ne faire qu'un seul et même cœur avec lui, et par là mériter, sans exagération aucune et en toute vérité, le titre... de Corédemptrice. »

La troisième partie rapporte et réfute brièvement quelques objections.

Une étude théologique proprement dite exigerait plus de critique dans les principes invoqués, plus de rigueur dans les démonstrations, plus de nuances dans les conclusions. Mais la thèse est bonne, et la plupart des arguments n'auraient guère besoin que d'un ajustage technique pour devenir excellents. Du moins, à défaut d'un spécialiste froid et sec, cet ouvrage révèle une âme de prêtre zélé et pieux, enflammé d'un amour toujours jeune à l'égard de sa Mère du ciel ; par là son livre est appelé à faire du bien : nos confrères du ministère pourront s'en inspirer avec profit.

P. Désiré Castelain, C. SS. R. **Le Cœur eucharistique de Jésus.** *Ses divines leçons.* — 1 vol. in-12 de 438 p., 7 fr. — Paris, Librairie de la Sainte Famille, 1920.

La dévotion au Cœur eucharistique de Jésus est sortie victorieuse des épreuves qu'elle a naguère traversées, dues principalement aux excès de zèle de ses promoteurs. Le livre du P. C., quittant le terrain proprement théologique et canonique où les controverses avaient pris naissance, vise simplement un but de propagande pratique : « fournir un aliment à la piété des fidèles, développer dans les âmes l'amour envers le

Cœur eucharistique et l'esprit de cette sainte dévotion. » (P. 13). Il est divisé en trente chapitres, qui semblent normalement constituer les lectures quotidiennes d'un *mois* consacré à cette dévotion. Comme dans les *Visites au St-Sacrement* de S. Alphonse de Liguori, chaque chapitre comprend 1° des considérations; 2° des affections et prières; 3° l'auteur y ajoute un ou plusieurs exemples des bienfaits de cette dévotion. L'amour de Jésus qui lui inspira l'institution de l'Eucharistie (ch. I à X), la vie du Cœur Eucharistique sur nos autels (XI à XIV), les vertus dont il nous donne l'exemple et que nous devons imiter (XII à XXIX), les relations de cette dévotion avec la dévotion à la Sainte Vierge (XXX), tels sont les sujets traités. Les prières indulgenciées, les pratiques de piété envers le Cœur eucharistique, enfin les statuts de l'Archiconfrérie sont donnés en appendice.

Ce livre pourra être utilisé par nos confrères; surtout par ceux qui voudront se faire les propagateurs de cette dévotion particulière; pour les autres, il sera facile, moyennant le changement de quelques expressions, d'utiliser les pieuses méditations et prières de l'auteur pour réveiller la dévotion à la Sainte Eucharistie ou au Sacré Cœur. Nous leur conseillons toutefois de n'user que sobrement des « histoires » qui terminent les chapitres; nous voulons bien croire qu'elles sont vraies, sur la parole du P. C.; mais puisqu'il nous les donne sans preuves, sans référence sérieuse, et trop souvent sans noms propres, gardons-nous de leur donner une publicité qui finalement pourrait nuire à notre cause, laquelle, grâce à Dieu, a d'autres arguments, même historiques, à faire valoir. Nous aurions aimé aussi que l'auteur éliminât de son dernier chapitre, en ce qui regarde la vie de la Sainte Vierge, un certain nombre d'opinions sans fondement suffisant, ou que du moins il les présentât pour ce qu'elles sont, savoir, très douteuses. Il ne suffit pas, en matière de dogme et d'histoire, qu'un fait soit affirmé par un ou quelques auteurs, pour qu'il devienne probable; *omnia autem probate,* disait S. Paul, en parlant précisément des choses de la piété.

R. Plus, S. J. **Vivre avec Dieu.** — In-32 de 206 p. — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1920.

Encouragé par le rapide succès de son *Dieu en nous* (cf. *Ami* 26 août 1919, p. 453), le P. Plus nous en donne une suite. Son but est de faire pénétrer dans la vie de son lecteur les réalités doctrinales dont son premier ouvrage a donné à l'intelligence la révélation. Rien de mieux adapté à ce but, pense-t-il, qu' « une parole courte, un trait rapide et comme jeté en passant, qui morde sur l'inattention coutumière et force l'âme à se dire : « Ah! voyons, où en étais-je?... » Il adopte donc la forme de maximes, groupées en chapitres suivant un plan ordonné. Ce genre est dangereux, les Pascal étant rares, et même les Joubert. Mais le succès littéraire n'est point le but du R. P., et quant au succès auprès des âmes, nous en sommes sûrs. Précisément parce qu'il est concis et suggestif, ce livret peut également être fort utile aux prédicateurs. — Sept chapitres : 1° Conditions, 2° Fondement, 3° Rupture, 4° Estime, 5° Pratique, 6° Joies, 7° Rayonnement de la vie d'intimité avec Dieu.

LITURGIE

Q. — Dans un poste principal de Mission, il n'y a qu'une église et qu'une messe principale le dimanche pour Européens et indigènes.

A cette messe principale, *lecta,* sauf pour les grandes fêtes, on renvoie (habituellement) depuis 2 ans la Communion des fidèles après la messe, qui est suivie d'abord de la Bénédiction solennelle du St-Sacrement. Peut-on conserver cette pratique?

R. — La question de principe a été résolue par Rome d'une façon si catégorique qu'il n'y a pas de doute à avoir à ce sujet. Voici la règle qui se lit au Rituel, Tit. IV, ch. 2, n. 10 : « La communion du peuple doit se faire *intra Missam* tout après la communion du prêtre célébrant (à moins que pour une cause raisonnable elle ne soit renvoyée après la messe), vu que les oraisons qui se disent à la messe après la communion se rapportent non seulement au prêtre, mais aux autres communiants. » De plus, d'après le canon 846, « tout prêtre peut donner la communion *intra Missam,* et même tout avant ou tout après, si la messe n'est pas chantée; mais un prêtre étranger à la paroisse ne pourrait la donner *extra Missam* sans l'autorisation au moins présumée du curé. » Aussi ne faut-il pas s'étonner que pour autoriser la communion en dehors de la messe l'Eglise fasse toujours des réserves et exige une cause raisonnable, ou une cause juste, *justa de causa* (S. R. C., 17 juillet 1894, n. 3832, ad 3); et ce serait encore une erreur de croire qu'on ne peut donner la communion *intra Missam* si la messe est chantée ou solennelle (S. R. C., 28 nov. 1902, n. 4104, ad II).

Parmi tous les détails que donne votre lettre et que nous avons supprimés, je ne vois qu'un seul motif qu'on puisse réputer raisonnable et juste : c'est le cas où l'on aurait à donner la communion à beaucoup de fidèles, *magnus numerus communicantium,* ce qui en prolongeant de beaucoup la messe détournerait l'assistance de la fréquentation des offices et inciterait à déserter l'église ces jours-là.

Mais ce nombre extraordinaire de communions dont il s'agit ici n'arrivant qu'assez rarement, vous ferez bien de vous en tenir habituellement à la règle commune, qui est de donner la communion pendant la messe.

En se conformant à la sage direction de l'Eglise rappelée par la rubrique du Rituel citée plus haut, et en suivant le *Ritus servandus* placé en tête du Missel pour guider le prêtre dans la célébration de la messe, notamment le Titre X, n. 6, on est sûr d'éviter l'arbitraire et de ne pas sortir du droit liturgique.

Q. — 1° Le désuet « cierge de l'élévation » est en usage dans une paroisse. M. le doyen affirme que la présence de céroféraires à la messe solennelle rend ce cierge sans objet à ladite messe. Tel n'est point mon avis, car la rubrique ne distingue pas ce cas, et de plus (sauf aux messes de communion, de la férie les jours de jeûne, de *Requiem* et devant le St-Sacrement exposé) les céroféraires se retirent après l'élévation, alors que le cierge susdit brûle jusqu'après la communion. Qu'en pense l'*Ami*?

2° Les prières liturgiques ne devant être chantées que dans le texte latin (S. R. C., 27 févr. 1882), que dire du « Je vous salue Marie » sous forme de cantique?

3° Plusieurs personnes, pour de sérieuses raisons, seraient désireuses de communier au cours de la grand'messe paroissiale, la seule à laquelle elles

assistent, et non *avant* cette messe. Je n'ose trop leur conseiller cette louable pratique d'une façon générale, car j'ai vu des prêtres refuser de distribuer la communion à la grand'messe pour le seul motif que « tel n'était pas l'usage ! »

4° Les prêtres porteurs de mozette semblent ignorer que celle-ci est incompatible avec l'étole et le pluvial : lorsqu'on se risque à faire allusion au Cérémonial, ils invoquent l' « usage »...

R. — Ad I. M. le doyen a raison, et quoi qu'en dise son contradicteur, la rubrique, tit. VIII, distingue nettement ce qui revient et appartient aux messes privées et aux messes solennelles. Le petit cierge de l'élévation est pour les premières, n. 6, et les flambeaux portés par les céroféraires sont pour les messes solennelles, n. 8.

Ad II. Le décret du 27 février 1882, n. 3537, ne proscrit pas absolument des églises le chant de prières liturgiques en langue vulgaire; mais il distingue aussi, et ne les exclut que des fonctions et offices solennels et proprement liturgiques, v. g. « infra Missam cantatam, infra expositionem Ssmi. » Le texte de ce décret est à lire en entier, si l'on ne veut pas être trop sévère et interdire des cantiques en langue vulgaire parfaitement licites dans des exercices de dévotion, comme le chapelet récité en commun à l'église.

Ad III. Il y a là un abus de pouvoir de la part du prêtre qui refuse arbitrairement de donner la communion à la grand'messe, parce que ce n'est pas l'usage. La rubrique, *Si qui sint communicandi,* tit. X, n. 6, est formelle, et il y a dans l'exemple de la communion faite à la grand'messe une source d'édification, qui est bien capable de ramener à leur devoir ceux qui l'auraient négligé.

En tout cas, ce n'est pas manquer de déférence à l'égard de son curé de se présenter à la sainte Table pour communier à la grand'messe, car, dit le Rituel (tit. IV, cap. 2, n. 10), la communion du peuple « intra Missam post communionem sacerdotis celebrantis fieri debet, nisi quandoque ex rationabili causa post Missam sit facienda. » A la messe, c'est la règle; en dehors de la messe, c'est une exception qui réclame un motif plausible.

Ad IV. Gardellini dans ses notes sur le décret n. 2680, rappelle que l'usage du rochet, de la mozette et de la *cappa* est interdit dans l'administration des sacrements, sauf aux évêques; et les prêtres qui jouissent du privilège du rochet et de la mozette comme habit de chœur ne peuvent en user qu'à l'office de chœur, processions, et autres fonctions similaires. Mais la coutume contraire ne peut être tolérée dans l'administration des sacrements ni pour présider les convois funèbres. (S. R. C., 25 sept. 1882, n. 3556 pour Ajaccio).

Q. — L'absoute qui suit la messe dite *sive in nigro sive in alio colore,* le célébrant peut-il l'appliquer à des défunts autres que ceux pour qui il a célébré ? — Le motif de la demande est le suivant :

Un curé missionnaire a un grand nombre de messes venues d'Europe et à honoraire plus élevé que celui du Vicariat. Sans en rien dire à ses fidèles qui pourraient se scandaliser, il fait célébrer ailleurs les messes qu'ils lui demandent et elles sont acquittées *canonico modo.* Mais quant à l'absoute, il ne peut l'envoyer, les donateurs veulent en voir l'acquittement de leurs yeux et l'entendre de leurs oreilles. Alors Caïus a pensé d'abord refuser toute absoute, sous prétexte qu'il ne peut pas les dire, mais ce n'est pas une solution, et aujourd'hui il demande s'il peut recevoir les messes avec absoute, les faire acquitter par d'autres prêtres, et donner lui-même l'absoute (dont il garderait l'honoraire) à un jour quelconque après une autre messe.

Comme le prêtre se rend à la sacristie déposer la chasuble, il considère l'absoute comme une fonction distincte de la messe, et susceptible alors d'être appliquée à des défunts autres que ceux pour lesquels il a dit la messe. Qu'en pensez-vous ?

R. — L'expédient auquel a songé Caïus n'est pas à approuver, ni conforme à l'esprit de l'Eglise qui veut avant tout qu'on soit fidèle à ses engagements.

En théorie, sans doute, on peut concevoir que la messe soit appliquée à un défunt, et l'absoute à un autre ; et absolument parlant, il n'y a rien là de contradictoire. Mais *en pratique,* l'Eglise, comme nous allons le voir, n'entend point qu'il en soit ainsi, et elle veut que l'absoute reste toujours l'accessoire de la messe et s'applique effectivement à l'âme pour laquelle on a célébré.

1° D'abord elle pose en principe que l'absoute qui suit la messe ne peut être donnée que par le célébrant en faveur de l'âme pour laquelle il a dit la messe, sauf l'évêque diocésain qui peut déléguer quelqu'un à sa place pour la célébration du sacrifice et se réserver l'absoute. (S. R. C., 12 août 1854, n. 3029, ad 10 ; 9 mai 1893, n. 3798, ad 2).

2° L'absoute ne peut être faite qu'à la suite d'une messe de *Requiem,* et les jours où celle-ci n'est pas permise, il est également défendu de donner l'absoute, quand même elle serait en faveur du défunt à qui l'officiant a appliqué la messe du jour. Cette décision a été donnée pour la Cochinchine, 9 juin 1853, n. 3014, ad I.

3° Vous ne pouvez pas vous prévaloir d'un indult particulier qui autorise cet expédient, ni d'une coutume invétérée à laquelle vos fidèles tiendraient *mordicus,* pour agir comme vous le désirez ici ; il n'existe rien de semblable dans votre cas. Mais cela serait-il, même pour une absoute fondée, elle ne pourrait se tolérer qu'autant qu'elle serait absolument indépendante de la messe du jour. (S. R. C., 20 mars 1869, n. 3201, ad 8 ; 12 juillet 1892, n. 3780, ad 8 ; 28 mars 1908, n. 4215).

Vous ne pouvez donc ni introduire, ni suivre cette pratique abusive et contraire à nombre de décrets, sans compter d'ailleurs le scandale qu'un tel usage produirait au sein de votre mission s'il venait à se découvrir.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 aprilis 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Rhumes . Toux

GRIPPE
CATARRHES, ASTHME
LARYNGITES et BRONCHITES
SUITES de COQUELUCHE et ROUGEOLE

PULMOSERUM
BAILLY

Réparateur puissant des Organes de la Respiration
Employé dans les Hôpitaux
Recommandé
par la Majorité du Corps Médical Français
Adopté
par plus de 30 000 Médecins Étrangers
MODE D'EMPLOI :
Une cuillerée à soupe, matin et soir
Le flacon, 8 fr. 80; les 3 flacons, 28 fr.
franco contre mandat
Toutes Pharmacies
BROCHURE SUR DEMANDE

Exiger le nom
PULMOSERUM-BAILLY
15, Rue de Rome . PARIS

STATUES RELIGIEUSES
GROS — DÉTAIL
PIERRE WINANDY
ÉDITEUR
59 *ter*, rue Bonaparte, PARIS (6e)
SPÉCIALITÉ DE CHRISTS PLASTIQUE IVOIRE
sur croix chêne, toutes tailles

VALS-SAINT-JEAN
Réduction importante aux membres du Clergé, sur demande adressée :
Direction Vals-Générale, 53, Boul. Haussmann, **Paris.**
Se référencer de l'*Ami du Clergé*.

ARMAND BLANCHET
Ingénieur des Arts et Manufactures
Fondeur de Cloches
de toutes dimensions
237, rue St-Martin, PARIS
Se tient à la disposition de MM. les Membres du Clergé pour tout ce qui concerne les cloches et leurs accessoires.

Établissements **Le Vigoureux** M. Caveng et R. Bataille Successeurs
FABRIQUE et importation de tous **ARTICLES ALIMENTAIRES**
à l'usage des Établissements religieux et des Ecclésiastiques
Cafés verts et torréfiés. **Chocolats.**
Huiles pour **sanctuaire et à manger.**
Conserves de **poissons** et **légumes** pour les jours maigres et carême.
Expédition Franco par petite vitesse à partir de 150 fr. et par colis postal
Demander tarif à M. CAVENG et R. BATAILLE à GRAVILLE, près LE HAVRE (Seine-Infre)
Boite postale no 1

CURE de la CONSTIPATION par le SCOROGÈNE
Rétablit toujours les fonctions intestinales, sûrement, sans inconvénients, sans accoutumance, sans action purgative.
LABORATOIRES CLIN. 20, Rue des Fossés-St-Jacques. PARIS

OUVERTURE PROCHAINE d'une MAISON de RETRAITE pour personnes âgées, pension de famille, de prix modestes (10 fr. et au-dessous par jour) à **La Bresse** (Vosges). Pour renseignements s'adresser à Mère ALLIX, Hospitalité St-Charles, à **La Bresse.**

VITTEL
GRANDE SOURCE
Goutte-Gravelle-Arthritisme
Réduction à MM. les Ecclésiastiques

FONDERIE SPÉCIALE DE CLOCHES
Les Fils de G. PACCARD
à Annecy-le-Vieux (Hte-Savoie)
Fondeurs de "La Savoyarde"
du bourdon de la victoire « La Jeanne d'Arc »
pour la cathédrale de Rouen
Sonnerie brevetée, à battant rétrolancé, *supprimant toute peine pour le sonneur et annulant tout ébranlement aux beffrois.*

SIROP LAMOUROUX
contre **TOUX, GRIPPE, BRONCHITE**
VENTE au détail: **28, Rue de Richelieu, PARIS**
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

ŒUVRE DE VINS DE MESSE
"Union Fraternelle"
Coopérative ecclésiastique d'Albi
Patronée par Monseigneur l'Archevêque d'Albi
Fournisseurs : **DUBOUSQUET et Cie**
PROPRIÉTAIRES-RÉCOLTANTS
Domaine de VITRAC, par Gaillac (Tarn)
Délégué de la Coopérative pour Renseignements et Commandes
Abbé RAYNAL
Curé de FLORENTIN par MARSAC (Tarn)
Vins en Cercles - Vins secs en bouteilles
Garantis pur jus de raisins frais
GRANDS MOUSSEUX
EXPÉDITIONS DIRECTES DE LA PROPRIÉTÉ
Prix-Courants sur Demande

ASTHME
REMÈDE EFFICACE ESPIC
Cigarettes ou Poudre
Tes Phies - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE
6, Place Saint-Sulpice, PARIS
Vient de paraître :

SELECTA CANTICA
par l'abbé F. BRUN
avec une étude de Vincent d'Indy

Ce recueil de 100 cantiques composé d'œuvres de Bordes, V. d'Indy, F. Brun, de la Tombelle, de Séverac, P. Berthier, L. Perruchot, Boyer, de cantiques grégoriens, etc., se recommande par la distinction et la facilité de ses mélodies et répond exactement au vœu de S. S. Pie X demandant que l'on prie sur de la beauté. *L'exemplaire broché :* **4 francs.** — *Cartonné :* **5 francs.** — *Edition avec accompagnement :* **12 francs.**
Remise importante par nombre.